

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

(SUITE ET FIN)

De même que le roi de Navarre, les amis d'Aubigné attendaient avec anxiété le résultat de son ambassade, doutant qu'il en sortit vivant. Saint-Gelays, entre tous, se distinguait par la sombre mélancolie dont il gardait les apparences. Il négligeait le soin de sa personne, et avait laissé croître d'une façon démesurée ses cheveux et sa barbe. Aubigné arrive à Pau, et vient trouver le Roi, qui se promenait dans le jardin du château. A la vue de son messager, reparaissant sain et sauf, ce n'est pas à lui que le prince exprime tout d'abord sa joie, mais se tournant vers un gentilhomme, il lui donne cet ordre : — « Allez dire à Saint-Gelays qu'il se fasse bretauder. » (tordre).

Si cette saillie est bien dans l'esprit du Béarnais, le trait de mœurs qui en fournit l'occasion est tout à fait dans celui de l'époque. On affectait alors l'exagération en toutes choses, et les dehors outrés de l'amour et de l'amitié allaient de pair avec les immenses vertugadins des dames, et les énormes fraises des deux sexes.

Malgré les services d'Aubigné, de nouveaux nuages s'élevaient à chaque instant entre son maître et lui ; il suffit d'avoir raconté sa première disgrâce pour donner une idée de toutes les autres. Des envieux le desservaient ; ses amis effrayés l'avertissaient encore que sa vie n'était pas en sûreté. Il se rendait d'un pas ferme chez le Roi ; on s'expliquait, on se rapatriait. — « Vous savez bien que je vous ayme, » disait Henri. —

Tout le monde à la cour n'en pouvait dire autant. Aubigné y retrouve une ennemie dont il avait déjà éprouvé la malice, mais à laquelle il rend le bien pour le mal.

« La Royne de Navarre estant retournée à son mary, se réconcilia avec tous, hormis avec Aubigné ; et toutefois luy, appelé en un Conseil pour faire mourir cette Royne, rompt par des remontrances une telle action, de quoy son maistre le remercia. »

A-t-on bien lu ici le manuscrit d'Aubigné ? Croirons-nous qu'en plein Conseil, avec l'assentiment de son propre mari, la mort de Marguerite de Valois ait été mise en délibération ? A la vérité, cette reine gênait. Il paraissait désirable que Henri de Bourbon, devenu, par la fin prématurée de Monsieur, l'héritier présomptif de la couronne de France, et dont le mariage était demeuré stérile, eût une compagne plus digne de lui et une lignée assurant l'avenir de la Royauté. Nous savons aussi que la politique du temps ne reculait guère devant de tels moyens. Cette délibération nous étonne donc médiocrement ; mais nous avons lieu de nous étonner encore moins des remerciements que le Roi de Navarre adresse à Aubigné, pour son avis plus moral et plus charitable.

L'auteur ne dit pas si Marguerite resta dans l'ignorance de ce qui s'était passé, et de la reconnaissance qu'elle lui devait. Il cesse de s'occuper d'elle, et ne la nomme plus une seule fois dans

toute la suite de ses Mémoires. Bien d'autres choses absorbent son attention, et s'offrent à la nôtre. La guerre qui redouble d'activité, — et qui, après bien des années, ne devait finir que par le triomphe heureux du seul des *trois* *Henris* demeuré debout à côté de la tombe sanglante des deux autres, — donne lieu à son écuyer de faire maintes fois, au profit de la cause qu'il soutient, preuve de bravoure et d'habileté militaire. Il s'empare de diverses places, et enfin de l'île d'Oléron, où il se cantonne.

Un corps de troupes royales, sous le commandement de Saint-Luc, gouverneur de Brouage, opère dans l'île une descente, et tente l'assaut de la forteresse. Malgré l'infériorité des forces dont il dispose, Aubigné est résolu à s'y défendre jusqu'à la mort; mais un jour, attiré au dehors par une ruse de guerre, à la tête d'une poignée de soldats, il se voit enveloppé d'ennemis qui lui coupent toute retraite. N'importe, il ne se rendra pas. Écrasé par le nombre, il n'a plus avec lui que six compagnons, et lutte toujours. Enfin il reste seul. — Les vainqueurs, touchés d'un si héroïque désespoir, respectent sa vie, et le conduisent à leur général. Saint-Luc, à son tour, promet au prisonnier protection et sûreté, pourvu qu'un ordre du Roi ne vienne pas le tirer de ses mains pour l'envoyer ailleurs. Il l'emmène à Brouage, et bientôt se prend pour lui d'une amitié sincère. Sa confiance va même jusqu'à permettre à Aubigné de faire un voyage à La Rochelle sous la seule condition d'être de retour le dimanche suivant, à cinq heures du soir, « si mort ou » prison ne l'empeschoit. » Aubigné donne sa parole.

Le dimanche matin, arrive un message de Saint-Luc. C'était un avertissement officieux à Aubigné de ne pas retourner à l'heure fixée, —

« Pour ce que les vaisseaux de guerre de Bour- » deaux, par commandement du Roy, l'estoient » venus quérir pour l'emmener mourir, avec » lettre à Saint-Luc pour le menacer de ruine lui » et les siens s'il y manquait. »

Aubigné n'hésite pas. Rien ne peut, à ses yeux, le dégager de la foi jurée. Nouveau Régulus, il n'écoute ni représentations ni prières. En vain, pour tranquilliser sa conscience, ses amis complotent de le retenir prisonnier; sa conscience n'admet pas de subterfuges. Il s'échappe de La Rochelle. A l'heure dite, il est à Brouage, voit les galères qui doivent l'emmener, et va retrouver Saint-Luc, qui le reçoit en pleurant.

C'en était fait de sa vie, à moins d'un miracle. Mais, dans la nuit, les défenseurs d'Oléron s'emparent de Guitaud, lieutenant du roi aux îles, et mandent à Saint-Luc que cet otage leur répondra du sort qui sera fait à leur chef. Devant ces représailles imminentes, Saint-Luc, secrètement enchanté, retient son prisonnier, et renvoie les vaisseaux.

« Mes lecteurs, » — dit le héros de l'aventure,

— « ne me soupçonnez pas de vous avoir fait ce » conte pour ma délectation... C'est pour vous » que je l'ai fait. Ne vous arrêtez pas tant à la » louange de la fidélité, qu'à l'exemple et à l'es- » pérance du secours de Dieu, duquel vous devez » estre certains quand vous ferez litière de vos- » tre vie pour garder la foy inviolablement. »

C'est avec une sorte de soulagement, qu'au milieu des perfidies, des violences et des actes de férocité qu'engendrent, à cette époque, les luttes de parti, toujours si mortelles aux meilleurs mouvements de l'âme, on repose son esprit sur un fait où les sentiments d'humanité d'un côté, et les sentiments d'honneur de l'autre, jouent à l'envi un si beau rôle.

Aubigné, comme on peut le croire, n'était pas moins inexorable pour les autres que pour lui-même, quand il s'agissait du devoir. Un jeune gentilhomme sous ses ordres avait refusé, avec des paroles insultantes, d'obéir à un officier, son supérieur en grade, mais son inférieur en naissance. Aubigné prononce contre lui une sentence sévère. Le roi de Navarre étant survenu dans ces parages, des influences puissantes auprès de lui s'emploient en faveur du coupable, et obtiennent sa grâce. La colère d'Aubigné éclate sans ménagement. Il reproche en face au Roi cette atteinte portée à ses droits de chef militaire, à la justice et à la discipline. Le Roi était dans son tort, tous les capitaines qui l'entourent le déclarent; néanmoins il ne revient pas sur sa décision. Nouvelle tempête entre le maître et l'écuyer. Elle se dissipe comme toutes les autres; mais Aubigné, irrité, fatigué de cette tension continue de leurs rapports mutuels, est pris un beau jour de la velléité de quitter le roi de Navarre, et même le culte réformé. Toutefois cette velléité lui passe promptement, et il recommence de plus belle à risquer sa vie pour l'un et pour l'autre.

Dans un intervalle d'apaisement, le Roi le consulte sur un point des plus délicats:

« Entre Saint-Jean d'Angely et la Rochelle, le » Roy ayant fait mettre à ses côtés M. de Thu- » raine et Aubigné, leur conta les perplexités où » il estoit pour se marier à la comtesse de Guiche, » à laquelle il avait donné promesse absolue; » pria l'un et commanda à l'autre de se tenir » prest pour le retour du lendemain à luy en » donner leur advis, comme l'un de bon amy et » l'autre de bon serviteur. M. de Thuraine ap- » préhendant le paquet, fit naître une occasion » de donner vers Marans; l'autre attaché au mes- » tier d'écuyer, se résolut à faire son devoir. »

Le roi de Navarre voulait épouser Corisande d'Andouin; et Marguerite de Valois, qu'en faisait-on? Depuis longtemps elle ne comptait plus pour rien dans sa vie; cependant, elle était toujours là. Mais, comme on prend souvent ses désirs pour chose accomplie, il se berçait sans doute de l'espoir d'un divorce facile et prochain. On sait combien ce divorce se fit attendre.

Aubigné, resté seul chargé de la responsabilité du conseil à formuler, expose au Roi tous les inconvénients du mariage inégal dont ce prince a conçu la pensée. Le Roi lui allègue plusieurs exemples historiques qui peuvent y servir de justification. — « Je ne vous soupçonne pas, » — dit Aubigné, — « hayssant la lecture comme vous » faictes, d'avoir amassé les mauvais exemples » que vous citez. » — Réponse un peu rude, qui nous apprend que *le Diable à quatre* se plaisait mieux à guerroyer qu'à lire. Quoique froissé dans ses plus chers sentiments, il écoute attentivement jusqu'au bout le discours du rigide donneur d'avis, qui lui démontre la nécessité, avant de songer à tout autre chose, de s'appliquer plus sérieusement qu'il n'en a l'habitude à ses affaires, et d'acquérir un éclat de renommée qui lui permette de braver l'opinion.

« Le Roy le remercia, lui promit avec serment de faire deux ans trêve à ses pensées avec la comtesse. »

Cette trêve fut indéfinie, et la foi jurée à la belle Corisande demeura dans les limbes des rêves évanouis, où plus tard allèrent la rejoindre les promesses analogues obtenues successivement par la belle Gabrielle et la dangereuse Henriette d'Entraques.

Le temps court, les événements se précipitent. Las de tant de travaux et de luttes diverses, Aubigné va respirer momentanément à Maillezays, place dont il s'est récemment emparé, et que, selon l'usage du temps, il considérait dès lors comme sienne. Il nous donne ici une idée de la vie qu'il avait menée à partir du jour où, pieds nus et en chemise, il s'incorporait de lui-même dans la compagnie du capitaine Saint-Lau.

« Cette retraite fut le premier repos, ou plus » tôt le premier intervalle de labeurs que cet » homme avoit essayé depuis l'âge de quinze ans » jusqu'à trente-sept ans environ qu'il avoit » alors, pouvant dire avec vérité que, hormis » les temps de maladie et de blessures, il ne » s'estoit pas veu quatre jours de suite sans » courvées. »

Mais le repos ne dure guère, et les corvées recommencent. Le Béarnais a cessé d'être un adversaire pour Henri III; il est son allié. Bientôt après, le roi de Navarre est roi de France, et devant le lit où le dernier Valois vient d'expirer à Saint-Cloud le premier Bourbon se voit abandonné et repoussé avec horreur par la plupart des chefs de l'armée royale, qui ne veulent à aucun prix d'un Huguenot pour maître et pour souverain. Dans ce moment d'humiliation et de trouble, Aubigné est auprès de lui; il l'aide à prendre un parti et à raffermir son courage. Il faut négocier, il faut combattre, il faut arracher pied à pied le territoire à la Ligue et à l'Espagne. Plus que jamais Henri IV a besoin du dévouement de ses compagnons d'armes. Celui d'Aubigné ne lui fait pas défaut, et, à travers les

formes abruptes qui souvent l'enveloppent, le Roi sait qu'il peut y compter. Nous en voyons une marque intéressante dans ce que l'auteur rapporte avec quelque fierté, à la suite de nouvelles queltes survenues entre eux :

« Les colères que le Roy prenait de telles » choses n'empeschèrent pas qu'estant mis sur le » bureau où on logeroit le cardinal de Bourbon, » déclaré Roy de la Ligue, qu'on ne l'ostast de » Chinon à M. de Chauvigny pour le mener à » Maillezays, et comme M. du Plecy-Mornay al- » légua les grands mécontentements d'Aubigné, » et les continuelles riottes avec son maistre, luy » fut respondu que sa parole prise comme il faut » estoit suffisant remède à tout cela. »

La parole d'Aubigné fut donc prise comme il faut, et Henri IV, qui se connaissait en loyauté, n'eut pas à se repentir d'avoir cru à celle de son écuyer.

Cette loyauté ne tarde pas à être mise à l'épreuve. Un gentilhomme italien, envoyé par la duchesse de Retz, après avoir fait demander un sauf-conduit au gouverneur de Maillezays, se présente un jour devant lui et lui remet une lettre où la noble Ligneuse pressait instamment Aubigné de laisser échapper le cardinal de Bourbon. Quoi de plus facile? Il ne s'agissait pour lui que de fermer les yeux; on se chargeait du reste. L'Italian lui expose verbalement de quel prix serait payée sa complaisance, lui offrant à son choix ou deux cents mille ducats comptant, ou le gouvernement de Belle-Ile, avec cinquante mille écus.

Ne fallait-il pas avoir l'esprit bien mal fait pour se hérissier devant de si belles propositions? Mais Aubigné avait l'esprit mal fait.

« La response, sans écrire, fut: que le second » offre seroit plus commode pour manger en » paix et en sécurité le pain de mon infidélité; » mais pour ce que ma conscience me suit de si » près qu'elle s'embarquerait avec moy quand je » passerais en l'Isle, retournez-vous en, tout as- » suré que, sans ma promesse, je vous envoie- » rois au Roy. »

La conscience d'Aubigné reste en paix avec lui à Maillezays; le cardinal de Bourbon y reste également, mais peu de temps. On sait que la mort ne tarda pas à débarrasser Henri IV de ce fantôme de roi qu'avait créé la Ligue. Sa disparition toutefois ne mettait pas fin à la lutte; loin de là! Tandis que les événements si curieux de cette période historique suivent leurs cours, un coup terrible vient frapper au cœur notre auteur de Mémoires :

« Aubigné arriva pour le siège de La Fère à » Chauny, portant le deuil de sa femme, morte » quelques mois auparavant. »

Dans le tumulte du jour, il combat; dans le silence des nuits, il pleure; et trois années se succéderont, comme lui-même nous l'apprend briè-

vement, sans arrêter ces larmes secrètes. C'est nous en dire assez.

Mais les larmes ne suffisent pas à soulager sa douleur. Il puise dans la sublime tristesse des psaumes les expressions propres à en peindre toute l'amertume, et, en véritable poète de la Renaissance, y applique la forme du vers *saphique*, ou bien l'exhale dans une méditation touchante, pleine d'images hardies également empruntées à l'Écriture :

« Tu as fendu mon cœur en deux, » — dit-il au Seigneur, « et dissipé mes entrailles en arrachant » de mon sein ma fidèle, ma très aimée et très » chère moitié, laquelle, comme génie de mon » âme, me tenoit fidèle compaignie à tes louanges, m'exhortoit au bien, me retiroit du mal, » arrestoit mes violences, consolait mes afflictions, tenoit la bride à mes pensées déréglées » et donnoit l'éperon aux desirs de m'employer » pour la cause de la vérité... Depuis, je marche » exanimé comme un phantôme ou un spectre » parmi les vivants. »

Doux et charmant portrait de la femme accomplie est celui que nous trace ici le veuf inconsolable de Suzanne de Lezay. Elle était le *génie de son âme*. Tel apparaît, en effet, dans la famille chrétienne, le rôle de l'épouse à côté de l'époux, de la mère à côté des enfants. A celle qui en comprend toute la grandeur, et sait en exercer toute la puissance, il n'est jamais venu, à ce que nous sachions, l'idée de réclamer d'autres droits de la femme.

Ce deuil domestique s'associait à un autre chagrin qui, depuis quelque temps déjà, aigrissait contre le Roi le Huguenot inflexible. Henri IV avait abjuré. Les portes de Paris s'étaient ouvertes pour lui, mais plus d'un cœur naguère ami s'était fermé. Aubigné refusait absolument de croire à la sincérité de cette abjuration, et, d'autre part, n'admettait pas de transaction entre la conscience et la raison d'État. A dater de cette époque, ses *riottes* avec le maître prennent un caractère souvent factieux. On sait, en effet, tous les embarras que suscitèrent à Henri IV — pauvre roi, qui, même victorieux, compta si peu de beaux jours dans sa vie, — les exigences impérieuses de ses anciens coreligionnaires, toujours inquiets pour le libre exercice du culte réformé, jusqu'au jour où l'Édit de Nantes vint calmer leurs méfiances. En attendant, il voyait sans cesse ses meilleurs compagnons de fatigues et de dangers prêts à se transformer contre lui en adversaires déclarés. Les Mémoires de Sully nous le montrent épanchant ses peines à ce sujet, dans un entretien confidentiel avec ce fidèle ami :

« Il m'a été rapporté que ma bonne tante de Rohan, MM. de la Tremoille, du Plessis, Aubigny, et » autres, avoient couru et tracassé par les églises » et les synodes, pour les disposer à prendre ou » vertement les armes, alléguant entre autres » raisons que moy ayant ainsi légèrement changé

» de religion, non par ignorance ou faute de » connaître la vérité, mais par pure ambition et » avoir plus de liberté à me plonger en plaisirs » et délices mondains (car ce sont les propres » termes dont a usé cette satirique langue d'Aubigny), sans m'estre soucié de mettre leur » conscience en liberté... »

Cette « satirique langue d'Aubigny », qui lui avait attiré, comme on l'a vu, mainte inimitié, ne ménageait personne, et le Roi pas plus qu'un autre. Dans ses études de l'Écriture, il eût bien fait, peut-être, de peser particulièrement les paroles de l'apôtre Saint-Jacques :

« S'il est quelqu'un qui se croie religieux, et ne » sache pas refréner sa langue, celui-là n'a » qu'une religion vaine. »

Cependant Aubigné reparait à la Cour ; il continue à vivre avec le Maître dans la même alternance de faveur et de disgrâce ; mais, au fond du cœur, il continue aussi à lui garder rancune, et dans les attentats de Jean Châtel et de Ravail-lac voit un châtimement céleste de ce qu'il appelle son apostasie.

Les Mémoires particuliers d'Agrippa d'Aubigné, comme ceux de Marguerite de Valois, laissent le personnage de Henri IV sur un plan secondaire, l'auteur prenant pour lui la première place. Ils le peignent surtout à une époque de sa vie peu connue, et sur laquelle peu d'historiens, à ce que nous pensons, se sont arrêtés avec quelques détails. Dans ce tableau, le grand et bon Prince ne paraît pas toujours à son avantage. On a peine parfois à y retrouver la physionomie légendaire du Béarnais, telle que la tradition l'a consacrée et que la présentent, entre autres écrits contemporains, les *Économies royales* de Sully. Ministre à larges vues, Sully servait les intérêts du Roi parce que ces intérêts étaient ceux de la France ; mais en même temps il aimait l'homme. Aubigné, enfermé dans un esprit de secte plus étroit, semble avoir servi avant tout l'intérêt d'une cause. Avec ses allures de fière indépendance, et cette parole mordante qui fait saigner tout ce qu'elle attaque, il était évidemment au nombre des gens qu'on estime, mais qu'on n'aime guère. Tel son caractère ressort pour nous de ses Mémoires. Il le résume d'ailleurs en quelques traits, ainsi que la nature de ses rapports si peu stables avec le Roi, dans la préface de son *Histoire Universelle* :

« Nourry aux pieds de mon Roy, dont je fesois » mon chevet en toutes les saisons de ses traux, quelque temps eslevé en son sein, et son » compaignon en privauté, et lors plein de franchise et des sévérités de mon village, quelque- » fois esloigné de sa faveur et de sa Cour, et lors » si ferme en mes fidélités que, mesme au temps » de mes disgrâces, il m'a fié ses plus dangereux » secrets, j'ay receu de luy autant de biens qu'il » m'en falloit pour durer, et non pour m'eslever ; » et quand je me suis veu croisé par mes infé-

» rieurs, et par ceux mesmes qui soubz mon
 » nom estoient entrez à son service, je me suis
 » payé en disant : Eux et moy avons bien servi ;
 » eux à la fantaisie du Maistre et moy à la mienne
 » qui me sert de commandement. »

Toutefois, au milieu des « sévérités de son village, » Aubigné sait reconnaître les hautes qualités du maître qu'il sert ainsi, et faire, dans les défauts ou les actes qu'il lui reproche, la part des circonstances. Déjà dans un autre passage de cette même préface, précédemment cité, il l'a représenté sortant de la Cour des Valois, où il était obligé de se « cacher derrière ses vices », et arrivait par degrés à se montrer dans toute la vérité de sa franche et noble nature. Un peu plus haut, il avait, en quelques lignes, tracé de cette vie si constamment agitée une esquisse rapide et colorée, dans laquelle la plume de l'écrivain est tenue par la main du poète :

« Nous tirons ce prince d'un berceau encour-
 » tiné d'épines, d'elles armé et piqué tout en-
 » semble, comme une fleur qui a languï long-
 » temps dans un hallier d'horties et de serpents.
 » Son matin n'a veu le soleil qu'entre les nuées
 » qui l'ont noyé en l'esclaboussant; son midi a esté
 » effroyable de tonnerres et d'orages sans repos :
 » sa fin plus douce nous a donné loisir de pendre
 » nos habillements mouillés devant l'autel de la
 » paix. Quant à la nuit qui luy a fermé les yeux
 » d'une façon aussi peu commune que sa vie, nous
 » la laissons sous le rideau jusqu'à l'heure d'en
 » parler. »

Henri IV n'est plus; mais les Mémoires d'Agrippa d'Aubigné ne sont pas finis. Cette paix, que la sagesse du Roi avait rétablie dans l'Etat, ne subsiste pas après lui. Tout le monde connaît les troubles qui agitérent la régence de Marie de Médicis, et l'élément que le parti protestant y apporta. Dans les assemblées tenues par les chefs de ce parti, et les mouvements qui s'y rattachaient, Aubigné ne cessa de jouer un rôle actif et important. Pourtant il finit par s'en lasser. La discorde affaiblissait les réformés; les troupes royales occupaient le Poitou. Malgré son zèle et ses longs services, il se voyait en dissentiment avec un grand nombre des siens, et ne rencontrait plus parmi eux que froissements et dégoûts. Il n'était pas homme à les supporter; il prend donc une résolution violente, remet en dépôt aux mains du duc de Rohan les places fortes dont il était maître, contre une somme de cent mille livres, se retire d'abord à Saint-Jean-d'Angely, où il emploie son temps à réviser et à faire imprimer ses *histoires*; puis, de là, traversant toute la France et tous les périls semés sur sa route — car il avait, pour sa part, refusé l'amnistie offerte par la cour aux personnages compromis dans les derniers troubles — va chercher à Genève, ce théâtre de ses anciennes *posticqueries*, un refuge protecteur pour ses vieux jours.

Il n'y reste pas inerte. La confiance des Gene-

vois et des Suisses le charge de veiller à la défense du pays; il emploie sa science militaire à fortifier leurs villes. C'est là que se passent les dernières années de cette vie si pleine de traverses et d'orages. Pour y répandre quelque douceur, il se remarie. Rassurons-nous, il n'offensait point en cela la mémoire toujours chérie de Suzanne de Lezay. Ce n'était pas une femme jeune et belle qu'il faisait entrer dans sa maison. Renée Burlamachi, veuve d'une maturité déjà avancée, apportait à sa vieillesse, dans l'éloignement du sol natal et de la famille, les consolations d'une amie et le charme sérieux d'un usage société. Tout se préparait pour cette union, quand une nouvelle peu agréable parvient à Aubigné. On ne l'oubliait pas en France; absent, et sans même avoir été cité en jugement, il venait d'y être condamné à mort. Une condamnation à mort n'est pas un apport qu'on aime en général à faire figurer parmi les articles de son contrat de mariage. La future, dans le cas présent, n'aurait-elle rien à y objecter ?

« Le jour devant qu'on passoit le contrat, le
 » persécuté pensa ainsi : — Si j'ay à faire à un
 » esprit et courage commun qui ne soit pas prest
 » à exposer sa vie pour les causes qui font con-
 » damner la mienne, elle rompra sur cet effroi.
 » Mais si j'ay rencontré une âme par dessus le
 » commun, et telle qu'il la faut à un courage ré-
 » solu de ne ployer point, voicy de quoy me la
 » faire paraître et me rendre bien heureux. »

Aubigné porte lui-même la nouvelle à sa fiancée. Renée Burlamachi se déclare heureuse de partager en tout ses épreuves : — « Ce que Dieu a conjoint, l'homme ne le séparera point, » ajouta-t-elle.

Il avait rencontré « une âme par dessus le commun, » et le mariage se fit. Le marié avait soixante et onze ans; la mariée en avait cinquante-six.

C'est dans l'intimité de cette dernière compagne, et dans une terre acquise par lui aux environs de Genève, que, quelques années après, Théodore-Agrippa d'Aubigné terminait une existence qui n'avait guère connu le repos. Quelques lettres écrites par sa veuve à M. de Villette, l'un des gendres du défunt, ainsi qu'à madame de Villette, permettent de penser, d'une part, qu'elle avait vécu en bonne harmonie avec la famille de celui qu'elle regrette; de l'autre, qu'elle l'avait entouré, jusqu'au suprême moment, des soins d'une pieuse affection. Comme dernière marque de confiance, il la nommait en mourant son exécutrice testamentaire.

Agrippa d'Aubigné laissait après lui sur terre, pour y marquer sa trace, les œuvres de divers genres tombées de sa plume. De ses compositions poétiques et de ses pamphlets nous n'avons pas à nous occuper; quant à ses écrits historiques, on a pu, par le peu de fragments que nous en avons cités, prendre une idée de leur esprit et de leur style : style familier, énergique et coloré; espi-ri-

passionné, et dès lors, — il ne faut pas l'oublier, — souvent aussi partial. Mais, ne l'oublions pas non plus, aux auteurs de Mémoires le lecteur ne demande que leurs impressions, et non des jugements indiscutables.

C'est pour ses enfants, nous l'avons dit, qu'il enregistrait et fixait sur le papier ses souvenirs. Un fils et deux filles étaient issus de son mariage avec Suzanne de Lezay. Il prétendait les instruire par les exemples que leur offrait sa vie : ces exemples ne leur avaient pas à tous également profité. Dans les dernières pages de ses Mémoires, empreintes d'une profonde amertume, il rapporte les chagrins dont son unique fils abreuvait sa vieillesse. Par le désordre de ses mœurs, et plus encore par sa déloyauté et ses trahisons, Constant d'Aubigné était la honte et le désespoir de son père ; ce père qui n'avait rien négligé pour lui donner une éducation soignée ; qui, ailleurs, s'accuse de l'avoir trop aimé ; et qui finit par l'exclure de sa succession.

« Je déclare, » dit-il dans son testament, » Constant d'Aubigné, mon fils aîné et unique, » pour le destructeur du bien et honneur de la » maison, et pour avoir mérité d'estre entièrement déshérité par plusieurs offenses énormes. »

Il dispose de ses biens en faveur de ses deux

filles, qui paraissent avoir toujours été dignes de son affection, et fait aussi la part de ses petits-enfants. L'un d'entre eux est l'objet d'un legs particulier, qui se rattache à quelque scène de famille passée sous silence, mais où se révèle un cœur de grand-père :

« Et pour ce qu'Arthemize, à l'âge de quatre » ans et demi, me dit une parole que je promis » faire valoir mille escus, je lui donne mes quatre autres perles, mon gros diamant, mes deux » grandes émeraudes, et un nœud où il y a vingt » cinq diamants enchâssés, que je lui ordonne » recevoir et compter pour les mille escus promises. »

La jeune fille des contes de fées qui, chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour dire un mot, voyait tomber de ses lèvres perles et diamants, n'était pas mieux douée que la précocité enfant ; mais quel que fût le mérite d'Arthemise de Caumont, une autre descendante d'Agrippa d'Aubigné, dont il ne prévoyait alors ni la naissance ni l'étrange fortune, devait être appelée à jouer dans le monde un bien autre rôle. Cette petite-fille posthume de l'écuyer de Henri IV, née, dans une geôle, du fils par lui déshérité, était Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, qui mourut veuve de Louis XIV.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

DE MARSEILLE A SANG-HAI A YÉDO

Récits d'une Parisienne.

PAR MADAME D. F.

Ce livre n'est pas un livre, c'est une collection de lettres intimes, écrites par une mère qui est allée voir une de ses filles, mariée à Sang-Hai, et qui raconte avec beaucoup de désinvolture ses impressions de voyage. Douée d'un esprit bienveillant et gai, madame D. F. voit les choses sous leur point de vue le plus favorable ; rien, dans ces pays étranges, ne la blesse ni la choque ; elle admire de tout son cœur les beautés naturelles de l'extrême Orient, elle s'amuse à la vue de ces mœurs différentes des nôtres, elle jouit de l'aimable accueil dont la colonie française l'entoure, en un mot, son humeur facile et douce s'accommode de tout. Disons-nous, à regret, que la teinte sceptique de son esprit l'empêche de

voir les côtés défavorables des nations payennes et de rendre une entière justice aux efforts, si grands et si cruellement entravés, de l'Église en ces lointains parages ? nous aurions voulu qu'une si aimable française représentât, au Japon et en Chine, la France dans ce qu'elle a de meilleur, l'expansion et la générosité de la foi.

Mais passons, et suivons la voyageuse dans ses pérégrinations. Partie de Marseille, elle s'arrête à Naples, elle traverse le canal de Suez et relâche à Ceylan, puis à Singapour. Voici le tableau vivant, animé, qu'elle fait de cette ville indienne : « Rien, dit-elle, ne peut donner une » idée de l'assemblage de tout ce que l'on voit » là, de tout ce qu'on y vend. Les rues étroites » sont pavées de poissons salés, séchés ou saignants ; de courges, de volailles, de pores ; de » gens couchés ou accroupis, d'autres gens marchant ou enjambant sur cet amas sans nom ; » des Chinois se faisant raser, faire la queue ou

» masser par des médecins ou des barbiers de
 » rues, d'autres mangeant, d'autres transportant
 » de lourds fardeaux; enfin, c'est un tohu-bohu
 » étourdissant, mais bien extraordinaire et bien
 » curieux... De là, nous sommes revenus dans
 » le bon quartier; on y rencontre des costumes
 » de tous les pays. J'y ai vu des femmes avec
 » des boucles d'oreille dans le nez; c'est riche,
 » c'est laid, c'est surtout très incommode. La
 » rivière est littéralement couverte de jonques
 » qui servent pour le transport des marchandises
 » et qui sont habitées par des familles chinoises,
 » qui s'élèvent, vivent et meurent sans avoir ja-
 » mais mis pied à terre. C'est ici qu'on commence
 » à voir des banians; ces arbres dont les branches
 » produisent des racines qui vont se replantant
 » incessamment de manière à former des fourrés
 » inextricables. Le palmier du voyageur croît
 » en grande quantité à Singapore. C'est un arbre
 » très curieux, dont les immenses feuilles se
 » développent en éventail au sommet de sa tige.
 » Chaque pied de ces feuilles est un tube qui
 » contient à peu près un verre d'eau claire et
 » limpide, toujours fraîche, et qui, au milieu des
 » déserts, a dû sauver la vie à plus d'un voya-
 » geur mourant de soif.»

A Canton, madame D. F. est admise dans l'intérieur d'une opulente famille chinoise, elle décrit en ces termes ce qu'elle a vu :

« On nous introduisit dans une grande cour
 » sur laquelle donnait la première salle d'en-
 » trée; là nous attendaient plusieurs servantes,
 » les unes aux grands pieds, d'autres aux demi-
 » pieds, qui, après nous avoir fait asseoir dans
 » des fauteuils sculptés à sièges de marbre, avec
 » chacun une petite table à côté, allèrent préve-
 » nir leurs maîtresses.»

« Au bout de quelques secondes nous voyons
 » arriver une jeune femme, presque jolie, mar-
 » chant sur ses petits pieds, en oscillant à peu
 » près comme lorsque nous voulons traverser un
 » ruisseau sur une perche en tâchant de ne pas
 » nous jeter à l'eau. Elle était richement habillée
 » avec des fleurs et des bijoux dans les cheveux,
 » la figure peinte en fond blanc, avec des joues
 » roses, des lèvres rouges et les sourcils très
 » arqués, son chignon artistement travaillé, ses
 » vêtements somptueusement brodés, aux cou-
 » leurs éclatantes; c'était tout à fait l'ensemble
 » de nos Chinoises de paravent.

« Le chancelier du consulat fut chargé de lui
 » transmettre nos compliments sur sa beauté,
 » sur sa toilette, ce à quoi elle parut très sensi-
 » ble... Alors survint une seconde, plus âgée,
 » mais pas plus peinte, sur l'ordre de laquelle on
 » apporta une table couverte de soucoupes rem-
 » plies de fruits confits, de gingembre, de poissons
 » secs... Quand nous fûmes tous assis autour de
 » la table, elles s'armèrent chacune d'une petite
 » fourchette en argent à deux dents, et, piquant
 » un fruit, elles nous le présentèrent à la hau-

» teur de la bouche. Cela m'étonna, mais je n'en
 » fis pas la mine. J'acceptai; puis du poisson
 » sec, des petits-fours, des amandes, des cre-
 » vettes, cela devint une question! il est vrai que
 » pendant ce temps, elles nous versaient, dans de
 » petites tasses, un excellent vin de riz dont il
 » fallait boire jusqu'à la dernière goutte... je
 » croyais avoir très suffisamment déjeuné, quand
 » nous vîmes déposer au milieu de la table un plat
 » de gâteaux cuits à l'eau et farcis d'un composé
 » de homard et de poisson à l'ail; un plat de fri-
 » ture suivit, et je m'insurgeai tout à fait contre
 » le défilé des viandes qui allait commencer: il
 » paraît que nous n'en étions qu'aux hors-d'œu-
 » vre!

« La jeune Chinoise conduit les dames dans la
 » chambre à coucher, meublée de deux grands
 » lits à colonnes en bois noir finement sculptés,
 » ornés de rideaux et de lambrequins en satin
 » brodé de soie et d'or; sur le lit à fond canné, un
 » matelas épais de cinq centimètres, recouvert
 » d'une natte très fine; puis, une pile de coussins
 » et de couvre-pieds tous richement bro-
 » dés, et qu'ils disposent en se couchant comme
 » bon leur semble... les dames ont pour se cou-
 » cher un petit oreiller en porcelaine sur lequel
 » elles appuient leur cou, de façon à ce que
 » l'oreiller soit entre l'épaule qui s'appuie sur le
 » lit et la tête, qui, restant suspendue, conserve
 » la coiffure intacte pour le lendemain. Je crois
 » que je passerais, ainsi couchée, de bien mau-
 » vaises nuits, mais on s'y habitue dès l'enfance.
 » C'est comme pour les petits pieds: on prend
 » les petites filles à l'âge de deux ans, on leur
 » masse les pieds de façon à redresser le coude-
 » pied, on les bande en repliant les orteils en-
 » dessous; on recommence tous les jours cette
 » opération en comprimant de plus en plus le
 » pied de la pauvre créature, condamnée dès
 » lors à ne plus quitter son lit jusqu'à l'âge de
 » quinze ans et à ne plus marcher de sa vie...»

Tout ce que l'on peut voir de curieux, ma-
 dame D. F. l'a vu, rien n'échappe à son esprit
 observateur et actif; le goût, le jugement—pour-
 quoin dirions-nous pas le *diagnostic*?—sont très
 sûrs chez elle, et les souvenirs aussi; on apprécie
 ce qu'il y a d'amabilité dans sa mémoire. Mais,
 par exemple, elle ne s'élève à aucune haute con-
 sidération; l'avenir de ces peuples ne l'inquiète
 pas; elle ne va pas demander à l'histoire, à la phi-
 losophie le motif de leurs croyances, de leurs ri-
 tes, de leurs mœurs: elle constate, elle raconte...

On y croirait être soi-même!

Il ne faut pas demander à ce gentil livre ce
 qu'il ne peut donner, une étude sérieuse sur ces
 lointaines contrées; c'est un tableau vivant, co-
 loré, amusant, rien de plus, mais ce rien est
 bien quelque chose. (1) M. B.

(1) Librairie Hachette. Prix, 3 fr. 50 c.

CONSEILS

LES PLAISIRS

Je ne veux pas faire ici un sermon contre les plaisirs, ni paraphraser la parole du Sage : *Le rire sera mêlé de douleurs, et les joies se termineront en regrets*; tous les livres de piété, toutes les exhortations religieuses et toute l'expérience, hélas ! de notre vie commentent ce texte mélancolique; je veux seulement répondre à quelques amies qui demandent quelle part on peut accorder aux plaisirs, et quels plaisirs on peut accorder à sa famille et à soi-même.

Et d'abord, qu'appelle-t-on *plaisirs* ? Une sensation vive, violente parfois, qui nous enlève à nous-mêmes, nous tire de nos études, de nos occupations, de nos soucis, ce qui, accepté avec modération, peut produire un heureux équilibre dans nos facultés physiques et morales. N'est-ce pas là l'effet produit par les fêtes, les spectacles, les grands voyages, tout ce qui sort enfin du calme et du recueillement habituel de la vie ? et ne doit-on pas en conclure que ces grands divertissements doivent être espacés et rares, alors qu'il s'agit d'une jeune fille chrétienne, d'une mère de famille attachée à ses devoirs ? S'ils deviennent l'habitude de l'existence, l'existence manque son but, car la règle, le travail, le soin de la famille, le soin des pauvres ne trouvent plus de place dans des jours employés à préparer les plaisirs et à en goûter les jouissances.

Dirai-je le fond de ma pensée ? dans certaines positions, à mi-côte, douces, assurées, calmes, la fureur des plaisirs ne devrait pas être connue : pourquoi vouloir sortir de chez soi puisqu'on y est bien, et les distractions turbulentes valent-elles la peine qu'on s'est donnée pour en jouir, valent-elles les plaisirs naturels que chaque jour amène ? Que de fatigues, de préoccupations, de dépenses pour un grand bal, et de quelles mauvaises et jalouses passions n'est-il pas souvent la cause ? Maintes fois le spectacle laisse après lui beaucoup de lassitude, de pesanteur, de tiraillements ou de migraines; on sort de là les jambes brisées, les yeux brûlés et la tête alourdie. La plus savante musique ennuie ceux qui ne sont pas nés musiciens; les plus beaux vers, la prose la mieux dite n'ont pas grand charme pour les esprits de notre temps qui, en général, ne sont guère nourris de littérature. Arrivons aux grands voyages : ils offrent des instants délicieux, mais

combien cher achetés ! mauvais logements, nourriture médiocre, dépenses qui écrasent le budget, et pourtant, de tous les grands et vifs plaisirs, celui-là est à la fois le plus innocent et le plus aimable. Il convient aux jeunes gens, aux hommes grandement occupés, dont l'esprit a besoin de relâche; mais les jeunes filles, les mères de famille ne sont-elles pas mieux auprès de leur foyer ? Pour les jeunes filles, que d'occupations attrayantes, qui sont de vrais plaisirs ! L'étude, complément nécessaire des premières années d'éducation, l'étude qui les préparera à jouir de leurs lectures et des conversations qu'elles entendront, l'étude qui possède un admirable privilège, car elle n'a nul besoin d'être utile en pratique pour devenir la plus douce des compagnes; puis, l'apprentissage des devoirs domestiques amuse et intéresse les jeunes filles qui veulent devenir de dignes femmes, et les travaux d'aiguille, si jolis et si variés, font couler vite bien des heures, sans qu'il soit nécessaire d'en hâter le cours par des spectacles et des bals. Pour une mère de famille, quelles occupations plus douces et plus riantes que celles qui la retiennent au logis ? Veiller activement au Bien-être de tous, sentir qu'on est le pivot sur lequel repose la maison, s'occuper du maître, des enfants et des serviteurs, de leur corps et de leur âme; rendre l'intérieur, le *home* si agréable au mari qu'il ne cherche pas ailleurs de distraction ni de repos, travailler au progrès des enfants par la vigilance et l'amour, s'attacher les domestiques par une bonté condescendante, entretenir les relations de famille et d'amitié, travailler du corps, des doigts, de l'esprit, de l'âme; il y a de quoi occuper la vie, sans y faire intervenir ni les théâtres ni les fêtes ! et s'il faut des distractions, ne sont-elles pas là, toutes prêtes, et sans qu'on se donne beaucoup de peine pour les goûter, ces aimables distractions de tous les jours, qu'on acquiert sans dépenses, dont on jouit sans efforts et qui ne laissent de vide ni dans le temps ni dans la bourse. C'est une promenade à la campagne, quand le printemps donne ses fêtes; c'est à défaut des champs et des bois, une promenade dans ces squares que toutes les grandes villes possèdent. N'est-ce pas une joie des yeux que ces jardins de Paris, mosaïques de fleurs, ce Parc de la Tête d'Or de Lyon, aux beaux ombrages, ces squares de Lille si ombrés et si bien dessinés, ces allées de Tourny qui égayaient Bordeaux, et l'admirable

parc de Caen, qui ressemble à un morceau de forêt, traversé par les flots de l'Orne, les superbes ombrages de Rennes, le parc de la Marine à Dunkerque, où s'exhalent de bonnes senteurs de goudron, enfin tant d'autres paradis terrestres qui embellissent nos villes ? J'estime que ces promenades sont un vrai et pur plaisir. Et la lecture, seule ou en famille, n'offre-t-elle pas une distraction variée ? les bonnes revues, les romans décents, les voyages, les articles historiques du plus haut intérêt, foisonnent autour de nous.

Parmi les plaisirs faciles citons encore les dîners d'amis et de parents : on ne s'entend jamais mieux qu'à table, et, si l'on reçoit, il y a une satisfaction de cœur à s'occuper de ses hôtes ; si l'on est reçu, on jouit des attentions dont on est l'objet.

Les petits voyages, sans fatigues ni grandes dépenses, ni grands bagages, peuvent aussi, sans nul doute, être comptés parmi les plaisirs aimables : on va à la campagne chez des amis, on va au chef-lieu, on y fait des emplettes, on visite le musée, les églises, on revient avec quelques souvenirs de plus. Et pour les habitants des grandes villes même, que d'objets inconnus dans la cité natale qui pourraient devenir l'objet d'un vif intérêt ! Les Parisiens connaissent-ils leurs musées et leurs églises ? Ils auraient bien des voyages de découverte à faire sans sortir de leurs fortifications. Quant à la musique, source intarissable de plaisir pour ceux qui ont le don de

la comprendre, c'est un plaisir d'initiés, auquel les profanes, il faut le dire, ne comprennent pas grand-chose.

Faut-il absolument désigner des plaisirs autres que les occupations et les joies d'une vie modeste ? encore du moins conseillerais-je un choix sévère dans les spectacles, si dangereux, si abaissés de notre temps. Qu'on ne voie pas de jeunes filles, de jeunes femmes chrétiennes (ni même de vieilles) dans les théâtres où l'on jouera les opérettes, les pièces gaies de la gaieté moderne, où les situations licencieuses, les mots équivoques tiennent lieu d'esprit de bon aloi, d'intrigues bien conduites. On ne saurait trop insister là-dessus, ni répéter à celles qui ont charge d'âmes combien elles courent de risques en permettant la vue de ces pantalonades à des jeunes gens ou à des jeunes filles.

Les grands bals, dispensez-moi d'en dire mon avis, vous le trouveriez trop sévère, mais, en le raisonnant, peut-être le trouveriez-vous juste.

Conclusion : Que les gens du peuple dont l'existence n'est pas semée de roses aient un besoin de distractions violentes, je le conçois à la rigueur, mais j'admets plus difficilement cette nécessité de plaisirs toujours nouveaux dans la vie ordinaire, douce, facile, dont les devoirs mêmes ont du charme. Et si l'on savait, ces plaisirs tant enviés, ce qu'ils coûtent de peines, ce qu'ils laissent de dégoûts ! fruits de Sodome, remplis de cendres, combien on les dédaignerait ! M. B.

LA NIÈCE DE L'ONCLE ABEL

(SUITE)

Tandis qu'elle s'ingéniait anxieusement à poursuivre un itinéraire impossible, Jean, dont la convalescence faisait de rapides progrès, avait vu enfin madame Delétang, Marthe et Sylvie, Sylvie qui sanglota de bonheur en se jetant à son cou comme le faisait jadis l'aimante petite Sissi !

Il voulut les questionner ; madame Delétang lui ferma la bouche.

« Plus tard, dit-elle, plus tard vous saurez tout. Aujourd'hui, qu'il vous suffise de l'apprendre, vous êtes chez moi, sous la protection de mon dévouement ; votre santé s'améliore et les Prussiens me perceront le cœur de leurs sabres avant d'arriver à vous !

« Quelle héroïne ! pensait le soldat, n'osant pas questionner davantage. Décidément je lui dois

tout... la vie, la liberté ! Comment m'acquitterai-je ?... »

Pour la centième fois il s'adressait cette question, quand le docteur vint lui faire sa visite quotidienne :

« La blessure se cicatrise promptement, affirme-t-il ; des précautions, quelques saisons d'eaux à prendre, et ses suites ne seront pas à redouter pour l'avenir. »

Cette consultation, ce semble, aurait dû éclaircir les nuages accumulés sur le front du praticien ; il n'en était rien cependant, et ce front s'assombrissait visiblement :

« Je ne vous le dissimule point, madame, avoua M. Barriel à la veuve qui l'accompagnait jusqu'au vestibule, je ne vous le dissimule point :

je viens de faire une découverte fort inquiétante : l'agitation fébrile du malade, l'état complètement anormal de tout le système cutané, différents autres indices encore... me donnent beaucoup à penser...

— Que craignez-vous donc, docteur ?...

— Dame !... une affreuse épidémie décime l'armée... les villes, les villages même en sont infestés... chaque jour elle devient plus maligne, et de nombreux cas de cette petite vérole charbonneuse s'étant déclarés dans nos environs...

— Grand Dieu !... vous croyez votre malade menacé...

— J'ai tout lieu de le craindre, madame.

— Et... c'est contagieux, cette maladie ?...

— Très contagieux, assurément. »

Madame Delétang, pâle et tremblante, se garda bien de rentrer dans la chambre du blessé ; regagnant la sienne, elle s'y renferma comme si cette précaution avait dû repousser les miasmes dangereux.

« La petite vérole ! murmurait-elle épouvantée, mais c'est horrible ! Si elle allait m'atteindre ! Si elle venait à défigurer Marthe ! Je ne parviendrais jamais à la marier, sa dot est déjà si amoindrie !... Et c'est à mademoiselle Ludre, c'est à cette petite folle de Sissi que nous devons cela ! J'avais toujours pressenti que cette enfant nous porterait malheur... Dévouez-vous donc à votre famille ! immolez-vous pour recueillir de telles récompenses !... »

Revoyant le docteur dans l'après-midi, elle lui dit solennellement : Une grande responsabilité m'incombe et je n'y pensais pas ! La joie du dévouement me cachait la vérité, une vérité cruelle : les Prussiens ont poursuivi le fugitif que j'ai soustrait à leurs chaînes ; ils le poursuivent peut-être encore... Ce château est un asile trop en vue pour qu'ils nesongent pas, quelque jour, à le fouiller... S'ils y découvrent le fils de ma meilleure amie, c'est fait de nous... non, c'est fait de lui, voulais-je dire ! Voyez un peu quel danger lui fait courir mon dévouement...

— Rassurez-vous, madame, ce danger n'existe pas, et je vais vous en donner d'assez tranquillisantes raisons pour...

— Ces raisons vous semblent bonnes, interrompit la veuve, mais je ne puis les accepter. Pauvre jeune homme ! son salut avant tout ! Et d'ailleurs, cette maladie...

— Me semble moins probable que ce matin.

— N'importe. Toute crainte n'est pas écartée. Que voulez-vous que devienne ici ce pauvre enfant, sans secours ?

— Et les nôtres donc ? s'exclamèrent en même temps Philomène et Sylvie.

— En vérité, ma nièce, vous ne songez qu'à vous ! D'abord, il n'est pas convenable qu'une fille de votre âge s'installe au chevet d'un jeune homme, si charbonneux qu'il soit ; ensuite, vous oubliez que vous pouvez, de la sorte, répandre la

contagion sur tous ceux que vous approcherez ! Vous figurez-vous votre tan..., votre cousine, atteinte avec vous, et par vous, de ce mal hideux ?... Non, n'est-ce pas ? Vous faites preuve d'un égoïsme monstrueux. »

Sylvie baissa la tête sous cette accusation, ne s'apercevant pas de l'éloge qu'elle renfermait.

« Pour moi, qui répons de tant d'existences, j'accomplirai mon devoir, si rude qu'il soit... Je n'ai jamais reculé devant un sacrifice, moi !... la vie n'est, d'ailleurs, que cela !

» Quant à mademoiselle Ludre, comme elle est la cause première de tout ceci, les reproches de sa conscience l'éclaireront, je l'espère, sur ce qui est véritablement le dévouement, le patriotisme... Il s'agit de conserver un soldat à la patrie, un enfant à sa mère !... L'ambulance voisine peut seule opérer ce prodige, et l'hôte que je ne trouve pas en sûreté sous mon toit y sera transporté immédiatement. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, docteur ? ajouta-t-elle pour la forme.

— Aucun, madame, répondit d'un ton glacial le docteur, qui se rendit aussitôt près de son malade pour lui annoncer cette décision.

« J'ai refusé, dit-il en terminant, j'ai refusé jusqu'à ce jour de répondre à vos questions, mais le moment est venu de le faire, puisque nous allons nous séparer. Seulement, je l'exige, les personnes desquelles je vais vous parler ignorent que vous possédez leur secret ; vous serez d'autant plus libre d'agir ensuite avec elles ainsi que votre cœur l'ordonnera. Écoutez-moi. »

Alors, d'une voix émue, il lui raconta l'expédition nocturne de l'institutrice et l'héroïque dévouement de l'une de ses élèves.

« Laquelle ? laquelle ? interrompit fiévreusement le malade, qui sentait vibrer dans son cœur le nom de Sylvie.

— Laquelle ? Ah ! oui, au fait il y en a deux... mais je ne me souviens jamais de leurs prénoms, moi ; et toutes deux s'appellent Delétang, du nom de leur famille, si je ne me trompe... Laquelle ? Ah ! diable... Elle porte toujours un capulet rouge pour ses courses champêtres. Eh ! tenez... »

Le docteur écartait les rideaux de la fenêtre.

« Tenez... voici justement ce capulet rouge en mouvement dans le parterre... Voyons... est-ce bien elle qui le porte ?... Maudite vue ! les myopes ne sont sur la terre que pour leur malheur !... Elle m'avait cependant paru... moins grande... Mais si ! c'est elle, c'est bien elle ! Je la reconnais parfaitement, maintenant qu'elle se rapproche... Regardez ! »

Il roula précipitamment le fauteuil du malade vers la fenêtre. Jean se pencha, retenant à deux mains les battements de son cœur :

« Il vit... »

Marthe Delétang qui pelait une orange.

Du Mont-Dore, 1^{re} août 1873.

Ma chère Nanon,

Devine un peu d'où t'écris ta Sissi?... Ni de Paris, ni de Saint-Germain. Elle n'est point prisonnière entre quatre murailles d'une chambre quelconque; ce n'est pas le bois de rose qui lui sert de pupitre; le tapis qu'elle foule aux pieds ne provient ni d'Aubusson, ni de Felletin, et le rideau qu'elle a devant les yeux ne fut point tissé par la main des hommes: il a quatre-vingts pieds de haut, rien que cela! Ses larges plis bouillonnent en reproduisant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; enfin... c'est une cascade, la grande cascade du Mont-Dore, la plus belle que j'aie jamais vue!

Les rocs du haut desquels elle bondit bruyamment se sont creusés en dessous, formant une immense caverné qui a pour voile cette nappe liquide.

Assise entre la cascade et le rocher, sous la voûte de cette caverne, j'admire les délicates mousses dont elle est tendue, les mille graminées qui ondulent au souffle de la brise, toujours fraîche en cet endroit, et les grosses touffes de saxifrages argentées par la poussière liquide de la chute d'eau.

Pendant que je t'écris, ma chère Ludre herborise. Dieu veuille qu'un fragment de ces roches désagrégées ne se détache pas sous son pied, qu'elle ne glisse point sur quelque perfide coulée de cendres volcaniques, et qu'elle ne fasse, sur la corniche étroite, parfois interrompue, aucun faux pas qui la précipite dans le torrent. Elle y tomberait, la chère créature, sans même avoir pressenti le danger. Pour mademoiselle Philomène, il n'existe nulle part: elle est téméraire sans même s'en douter.

Quittant l'hôtel où ma tante est retenue par des comptes à vérifier, et ma cousine par une répétition de charades, nous avons commencé de gravir la montagne, accompagnées d'excursionnistes assez nombreux.

« Quel malheur! me disais-je, ces profanes me gêneront la nature: les toilettes excentriques feront disparate avec cet austère décor, et les refrains folâtres profaneront le silence des hauts lieux! » J'en étais là de mes pensées, quand une grosse dame, trop serrée dans son corset, s'arrêta soufflant comme un phoque en démençant:

« Je n'en puis plus, mesdames! c'est insensé de se surmener de la sorte. Et pourquoi? pour voir de l'eau tomber sur des pierres! La belle merveille! Nous sommes ici afin d'y soigner nos santés compromises... Joli traitement qu'elles subissent en ce moment! Je ruisselle comme ce grand jet là-haut, et mes palpitations me prennent. Adieu, je retourne me coucher jusqu'au dîner. Qui m'aime me suive! »

On aimait la grosse dame apparemment; car elle ne s'en retourna pas seule. A mesure que

nous montions, d'autres groupes, les uns fatigués par une ascension qui ne se fait qu'à pied, les autres rebutés par les obstacles végétaux et minéraux qui déformaient les chaussures et fripaient les toilettes, rebroussaient chemin sans vergogne, et nous étions seules en atteignant le faite.

Seules pour admirer Dieu dans ses œuvres, pour se souvenir du passé, pour penser à ceux qu'on aime! Quelle jouissance, ma vieille Nanon!

Je profite de cette solitude, si difficile à obtenir ici, pour m'entretenir avec toi. Il y a si longtemps que je ne l'ai fait des lèvres, que je le fasse au moins du cœur!

Ce longtemps m'a transformée en femme, sais-tu? et même en personne responsable de sa fortune, à la tête de ses affaires! Ma tante vient de m'émanciper pour me rendre plus tôt ses comptes de tutelle. Elle a bien assez de ses propres affaires, dit-elle; et de fait, Nanon, je les crois quelque peu en souffrance, les affaires de ma tante. Elle diminue de jour en jour le train de sa maison. Elle a quitté le bel appartement de la rue d'Aguesseau pour un cinquième étage dans un quartier modeste, et ses toilettes elles-mêmes participent aux réformes générales.

Pauvre tante! c'est la guerre qui l'a ruinée, dit-elle confidentiellement à tout le monde. Je ne vois pas trop comment la guerre est pour quelque chose dans sa déchéance financière, par exemple?... Enfin, puisqu'elle l'affirme, je dois le croire. Sans doute elle aura envoyé des sommes considérables aux ambulances, adressé des dons patriotiques au gouvernement; que sais-je moi? ma tante aime tant le sacrifice! C'est son élément vois-tu, Nanon?

Ah! mon Dieu! mademoiselle Ludre qui roule dans le torrent! non... c'est seulement sa vaste ombrelle. Je cours l'aider à la pêcher... Attends-moi un moment, Nanon. Inutile! l'ombrelle disparaît sous le tourbillon. Ma philosophe amie s'en console en déracinant une rubiacée qui manquait à son herbier.

Où en étais-je?... Ah! oui: aux sacrifices de ma pauvre tante. Elle veut se montrer fière de son appauvrissement; mais, au fond, elle ne s'en console pas, vois-tu. Pour moi, je crains de froisser sa grandeur d'âme en... Mais je sais bien qu'elle ne sera jamais pauvre puisque j'ai de la fortune. Je ne peux pas le lui dire comme cela brutalement... accepter, ce serait pour elle un trop dur sacrifice! Je cherche quelque moyen délicat de m'acquitter envers elle, car je lui dois beaucoup, Nanon. Elle ne m'aime pas comme sa fille, je le sens bien; mais, en conscience, je ne puis pas exiger cela! Je n'ai pas goûté un instant de bonheur sous son toit, c'est vrai. Mais à qui la faute? à moi qui n'ai pas pu dépandre mon cœur de la Chataigneraie et de la Terrade...

Bon ! voilà le châte de mademoiselle Ludre partagé en deux par une pointe de rocher !

A propos de la Terrade, donne-m'en donc des nouvelles, Nanon, je t'en prie, ma bonne petite vieille Nanon ! Madame Delétang ne me permet qu'une seule lettre, en janvier, à la chère baronne ; et voilà de longues années qu'elle m'interdit toute correspondance avec Jean, parce que dit-elle, cela blesserait les convenances. Pauvre ami Jean !... Depuis ce jour où on l'emportait mystérieusement à l'ambulance pendant que je me désespérais de ne pouvoir le soigner moi-même, depuis ce jour de larmes, je ne l'ai revu qu'à distance : une fois à Notre-Dame, où prêchait le Père Monsabré ; une autre fois à l'Institut, où l'on recevait, avec force discours, monsieur... le nom t'importe peu, n'est-ce pas ?

Jean était pâle encore et paraissait souffrant ; mais il portait un beau ruban rouge à la boutonnière. C'est bien beau ce ruban là !...

Ce n'est pas sa faute, cependant, si nous n'avons pas resserré l'ancienne intimité. A différentes reprises il est venu sonner à notre porte ; mais tantôt nous étions à Trouville, tantôt à la villa de la comtesse des Torses, au château de la marquise d'Esbon, n'importe où, mais jamais chez nous, ma pauvre Nanon ! Qui si sait, à cette heure même, il ne monte pas nos cinq étages parisiens pendant que je suis au Mont-Dore pour ma santé car je suis malade, paraît-il, j'oubliais de te le dire. Je ne m'en apercevais point, n'éprouvant ni gêne ni souffrance ; mais la sollicitude de ma bonne tante a fait cette fâcheuse découverte. Madame Delétang m'a sacrifié la perspective d'une entrevue avec la vicomtesse Folsk, qui, heureusement, n'est pas revenue de Chandernagor, comme elle l'avait annoncé ; mais, enfin, nul ne pouvait prévoir ce contretemps ; le sacrifice n'en était pas moins fait d'intention, et je ne souffrirai pas que ma tante supporte les frais d'un voyage aussi coûteux, entrepris pour moi seule.

Mademoiselle Ludre me hèle, je crois.

« Plaît-il, chère amie ?

— Avez-vous vu passer mon voile emporté par le vent ? »

Je n'ai rien vu passer, mais je commence à trouver que Philomène se dépouille un peu trop. Si je ne la ramène promptement à l'hôtel...

Cependant je ne veux pas descendre de ces hauteurs avant de t'avoir dit pourquoi j'y suis montée le cœur joyeux, pourquoi j'ai voulu t'écrire tout de suite et pourquoi je fredonne chaque ligne de cette lettre en dépit d'une affection des bronches qui est peut-être inquiétante quoi que je ne le sente pas.

Eh bien, Nanon, c'est parce que ma tante est à peu près ruinée ! Non... ce n'est pas cela que je voulais dire. Je rectifie : c'est parce que ma tante étant à peu près ruinée commence à entrevoir la Chataigneraie comme un port de refuge ! Comprends-tu ?... la Chataigneraie, la tombe de

l'oncle Abel, le château de la Terrade... tout mon cœur est là, vois-tu, Nanon ?...

Ah ! la malheureuse Philomène ! en s'enfonçant jusqu'à mi-jambes dans les cendres elle y a laissé un de ses souliers qu'elle ne retrouve pas ! Je ne puis cependant la ramener à cloche-pied...

Je cours l'aider dans ses recherches. Au revoir cette fois, ma vieille Nanon. Aime-moi de loin aujourd'hui, comme tu m'aimeras de près l'année prochaine, si Dieu et ma tante le permettent.

Tu te fâcheras, n'est-ce pas ? si je ne signalais point comme dans mon enfance :

TA SISSI.

Le même soir, l'orchestre qui se fait entendre au parc pendant toute la saison des eaux y donnait son concert habituel auquel assistaient de nombreux auditeurs : Les uns, entourant des tables en plein vent, savouraient, après une tasse de café, un petit verre de mont-dorien, tout en fumant leurs cigares ; d'autres demandaient des émotions au ronflement de la toupie hollandaise ; plusieurs choisissaient dans les bazars de bijouterie les mouches d'Auvergne et les saphirines artistement montées ; quelques-uns interrogeaient les débris du temple romain sur les mystères du passé ; quelques autres, nonchalamment assis, se laissaient aller à des poses abandonnées, et le plus grand nombre se promenait en devisant. Dans cette catégorie se distinguait un groupe de jeunes gens parlant haut et lorgnant les femmes, et parmi ce groupe un gros garçon à la mise excentrique enchétrissait sur les allures effrontées de ses compagnons.

Madame Delétang, la tête renversée et les yeux mi-clos de la plus aristocratique façon, les précédait avec « ses filles » et mademoiselle Ludre.

« Voilà des galbes qui ne me semblent pas inconnus, remarqua le gros garçon.

— Allons donc, Aristide Ludre, ces déesses sentent le grand monde d'une lieue, ce n'est pas à Bullier que vous les auriez rencontrées, j'imagine !

— Le grand monde ! croyez-vous qu'on en ignore le truc par hasard ? Gageons que pour les belles manières je vous enfonce net dans le premier salon.

— Gageons que pour le savoir-vivre vous serez toujours un étudiant de dixième année.

— Ah ! c'est comme ça ? Eh bien, parions ma pipe la mieux culottée contre tout ce qu'il vous plaira, que je trouve, pour aborder ces altesses, le prétexte le plus mirobolant, le plus supercoquencieux, le plus...

— Parions ! »

Aristide releva les crocs de sa moustache noire à la hauteur du coin de l'œil, ébouriffa d'un coup de main sa chevelure et s'avantant vers les promeneuses avec des mouvements de hanche d'un grand effet dans le quartier latin :

« Mesdames... » risqua-t-il en ôtant son bizarre chapeau...

Mais un étonnement subit arrêta ce début.

« Par tous les diables! reprit-il, aussitôt remis de son trouble, c'est la tante Philo... »

— Toi ici, Aristide! toi!... s'écria mademoiselle Ludre avec beaucoup plus de surprise que de plaisir.

— Moi-même pour vous servir, si j'en suis capable, tante Philo. »

La physionomie de madame Delétang exprimait un mécontentement dédaigneux.

Je ne veux pas gêner vos épanchements de famille, mademoiselle, fit-elle avec hauteur. Je vous autorise à retourner à l'hôtel recevoir la visite imprévue de Monsieur. De telles reconnaissances ne doivent pas se faire en public.

Quand la pauvre fille fut en tête-à-tête avec ce neveu que, dès son adolescence, madame Folsk appelait un garnement :

« M'expliqueras-tu... » commença-t-elle.

— Pourquoi je me trouve ici parmi les phthisiques, les catharreaux, les asthmatiques, les anémiques, etc.? pas pour soigner ma santé, quoi qu'elle soit, pour le quart d'heure, furieusement décatie.

— Je te croyais...

— Tu me croyais... tu me croyais! tu crois toujours quelque chose toi! Tu me croyais occupé à piler des drogues dans l'officine de mon dernier patron, n'est-ce pas? Merci de l'esclavage! Je viens de me donner un maître, c'est vrai, mais il me fait faire tout ce que je veux, celui-là!

— Encore un changement de position!

— Hein?... parlons-en; elles sont *chenues* les positions que tu m'as mises sous la dent. Pendant ce temps là, tu roulais carrosse avec des altesses, tu te dégoûtais de truffes à force d'en manger, et tu faisais ta pelote pour tes vieux jours.

— Mes vieux jours? Ah! fasse le ciel que je n'y arrive pas, mon enfant! car l'hôpital... mais il ne s'agit pas de moi. Me diras-tu, enfin...

— A quel ratelier s'engraisse Coco? Tiens, justement, voici le propriétaire actuel de l'animal. »

Du geste l'horrible neveu de mademoiselle Ludre lui désignait une sorte de Goliath qui traversait la place.

« Tu vois cette tignasse rouge, cette barbe rouge, ce teint rouge et cette encolure d'Hercule du Nord? Le tout constitue Lionnel Palmers, le célibataire exotique le mieux réussi! de plus, un vrai Pactole, ma vieille Philo! Pourtant ses paillettes jaunes ne roulent pas suffisamment dans mes eaux pour me mettre à l'abri de tout besoin... je te préviens donc que si ton magot est toujours à ma disposition...

— Mais quelle charge peux-tu remplir auprès de lui?

— Ah! oui, au fait : je lui enseigne le français.... vert et la...

— Le français! quand tu l'ignores toi-même!

— Justement : ça me l'apprendra. Il reste d'ailleurs tellement récalcitrant aux finesses de cet idiôme qu'il ne sera pas de sitôt en état de m'en remonter. Je te le présenterai quelque jour; quand il le veut, c'est un vrai gentleman, parole d'honneur!

Quelques instants plus tard, interrogée par madame Delétang, Philomène expliquait naïvement la présence de son neveu au Mont Dore comme précepteur d'un Anglais richissime, quelque lord probablement.

— Un lord... célibataire?

— Oui madame.

La veuve resta songeuse :

— Toutes réflexions faites, reprit-elle, chère mademoiselle, je me suis montrée un peu dure avec vous tantôt; les bonnes relations de famille sont trop précieuses et trop rares pour qu'il n'y ait pas une faute à les entraver. Si votre neveu et son ami recherchent votre société, s'ils sollicitent l'honneur de m'être présentés et qu'ils soient bien élevés, mais très bien, vous m'entendez... »

Philomène, fort perplexe, s'inclina sans répondre. Ce qu'elle redoutait arriva. L'Anglais, averti par son cornac de la présence d'une siennette tante escortant deux jeunes miss, sut se trouver sur leur passage, et, fasciné de prime abord par les yeux brillants de Marthe, il se fit présenter au groupe féminin qui ne put réprimer quelques sourires moqueurs devant ce rutilant insulaire.

Quant à son prétendu précepteur, trop perspicace pour ne pas pressentir le lendemain, trop habile pour ne pas comprendre qu'une tenue convenable était de rigueur, il veilla soigneusement sur lui-même et s'imposa la plus dure contrainte, espérant bien qu'elle ne serait pas de longue durée.

Deux jours après cette présentation, Lionnel quittant son hôtel, s'installait sous le même toit que madame Delétang. Il s'associait à toutes les parties de plaisir où il devait rencontrer Marthe, et concentrait tellement son attention sur la jeune fille que la plupart des baigneurs le remarquèrent. L'élève d'Aristide leur fournissait bien d'autres sujets de gaieté; tout en lui provoquait la moquerie, depuis la couleur brique de ses cheveux et de son teint jusqu'aux épouvantables barbarismes et aux synonymes incompréhensibles de sa conversation, depuis son insatiable appétit jusqu'aux poses sentimentales qu'il essayait devant Marthe et aux regards pâmés qu'il lui lançait.

Il fut bientôt le but de toutes les épigrammes et sa seule présence suffisait pour provoquer de malicieux sourires.

Marthe, humiliée dans son adorateur, le pre-

nait en grippe et l'accueillait de plus mal en plus mal.

Un matin Lionnel surprit la jeune fille seule au salon où elle étudiait une sonate. A sa vue elle se leva pour sortir, mais il lui barra le chemin.

« Pas d'échappement ! supplia-t-il ; laissez-moi dire à vous que vous êtes ma constellation... c'est-à-dire... mon étoile, mon cauchemar... c'est-à-dire mon rêve, la seule vie... c'est-à-dire... la seule passion qui charbonne tout mon âme !... Voulez-vous m'épouser ? »

— Non ! répondit la jeune fille, s'enfuyant avec un éclat de rire, tandis que son colossal soupirant, qui s'était prosterné devant elle, se relevait lentement.

— Aoh ! » fit-il en s'époussetant les genoux. Je recommencerai demain. Si au moins j'avais une ligne de son écriture pour étudier son caractère !

Le soir de ce jour, retirée dans sa chambre dont la fenêtre ouverte lui laissait voir la roche bizarre qui simule un capucin dans une éternelle oraison, Sylvie écrivait à Nanon :

Quel bonheur que tu saches lire et aussi me répondre, ma chère Nanon. Il n'y aura pas de tiers dans notre correspondance et je pourrai t'envoyer un petit journal quotidien : Je le commence :

C'est d'abord, je vais te dire... Non ! non... gardons cette grande nouvelle pour le bouquet.

A propos de bouquet, si tu savais, Nanon, la splendeur de ceux que l'on cueille ici ! Ces hautes montagnes sont couvertes de fleurs éclatantes de toutes les formes et de tous les parfums ; parmi les fleurs, les troupeaux bondissent à la voix des bergers roulant de place en place leurs maisonnettes. Je jouis de tout cela sans contrainte. Je m'enivre de soleil, de grand air, de hauteurs et je me hâle consciencieusement. Ma bonne Ludre, qui monte à pied, qui monte à âne, qui monte à cheval, est toujours prête à m'escorter tandis que Marthe étudie à l'hôtel des opérettes de salon dans lesquelles ma tante accepte souvent un rôle ; ces dames ne sortent qu'avec une escorte nombreuse et quand le beau monde organise une cavalcade. Nous sommes donc la plupart du temps seules, ma chère Ludre et moi, ou bien accompagnées d'un guide qui se tient discrètement à distance. Nous avons ainsi visité le Queureuil et le Rossignolet avec leurs arcs-en-ciel liquides, le Capucin aux pentes boisées où mûrissent de si bonnes fraises, le plateau de l'Angle et la cascade du Serpent ; les gorges d'Enfer et le Sancy, ce merveilleux géant aux étroites épaules qui domine des gouffres. Quelles impressions vous saisissent là-haut, Nanon ; si tu savais ! Malgré le vent qui bat cette cime aiguë on y répéterait volontiers : « Seigneur, nous sommes bien ici ! » et l'on y voudrait planter sa tente au pied de la

croix qui se dresse plus haut encore que le plus haut rocher !

C'est impressionnant ces excursions-là, ces ascensions dans un tête-à-tête affectueux. Mais la plus belle de toutes, je l'ai faite aujourd'hui ; oui Nanon, la plus belle, et cependant il s'y trouvait tout notre hôtel, je crois, sans excepter la grosse dame au corset tyrannique, l'Anglais inintelligible qui accable ma tante et Marthe de politesses exotiques, le neveu de mademoiselle Ludre qui parle le moins possible, comme s'il craignait de dire quelque sottise, et tous ceux enfin que nous comptons pour commensaux !

C'est durant cette promenade que... Mais je suis décidée à te réserver cette surprise pour la fin.

Nous voilà donc les uns en voiture, les autres à cheval, quittant le village du Mont-Dore à grand fracas ; nous traversons la magnifique grand bois de la Cheneau, puis une autre forêt dont les sapins centenaires nous apparaissent comme des spectres dans leurs lineaux de lichens blanchâtres ; nous franchissons plusieurs vallées et nous voilà dans une gorge étroite longeant le ruisseau qui forme plus loin le lac de Guéry. Hâtons-nous ; le déboisement de ces pentes rapides a laissé la montagne se désagréger sous l'action des eaux torrentueuses et des neiges fondantes ; chaque hiver il s'en détache des masses rocheuses qui rendent alors la route impraticable ; et dans cette saison même, les voyageurs ne sont pas à l'abri de cette redoutable averse.

Voici le lac de Guéry, bleu comme un beau ciel avec sa bordure de roseaux, immense abreuvoir bien connu des troupeaux.

Voici enfin... c'est là que m'attendait cette joie. Patience, Nanon, tu vas bientôt savoir qui...

Voici tout à coup l'immense vallée de Rochefort que rien ne faisait pressentir. Elle creuse jusqu'à l'horizon un sillon interrompu qu'émaillent de riantes cultures, de vertes forêts et de blancs villages. Deux gigantesques sentinelles se dressent comme pour en garder l'entrée, ou plutôt ce sont deux pilastres cyclopéens (je ne trouve pas d'autre mot, Nanon, excuse-moi si tu ne comprends pas) deux pilastres cyclopéens d'un portique invraisemblable... la préface est digne du livre !

On appelle ces deux roches la Tuilière et la Sanadoire. La Tuilière se compose d'innombrables prismes de phonolithes... Bon ! encore des mots inconnus pour toi !... Eh ! bien ces phonolithes sont des pierres sonores taillées par les fortes mains de la nature et disposées en piles comme des assiettes de géants. Les gens du pays s'en servent au lieu de tuiles pour couvrir leurs maisons.

La roche Sanadoire, qui lui fait face, est de même nature sans lui ressembler. On s'oublierait durant des heures à rêver devant les formes étranges affectées par les massifs de rochers que

les siècles ont fait rouler de la cime jusqu'à la base; les uns figurent les arcades immenses, les ogives, les clochetons d'un monastère, les autres représentent des nones pétrifiées sous leurs voiles de phonolithes; d'autres... Mais abrégeons les descriptions, il me tarde de te dire...

Il faut pourtant que tu le saches : la Sanadoire, en partie écoulée de nos jours, portait fièrement jadis pour couronne une redoutable forteresse dont il ne reste nul vestige. Réputée imprenable, elle servait de repaire à une garnison d'Anglais qui désolaient l'Auvergne sous le commandement de leur indomptable chef, Robert Canole, quand, lassé de leurs brigandages, le duc d'Auvergne demanda du secours à son frère le roi de France, qui lui envoya le duc de Bourbon, lequel, assemblant à Clermont la noblesse d'Auvergne, s'en fit accompagner pour le siège de la Sanadoire.

Après trois semaines de rudes combats la place était prise d'assaut, et le duc de Bourbon enfermait six capitaines dans les prisons de Clermont.

Je pensais à tout cela en gravissant les pentes presque impraticables de la Sanadoire, ma Nanon; je croyais, à chaque instant, voir surgir un mécréant ennemi prêt à...

Mais ce n'était point l'ennemi qui devait surgir à l'improviste... tu vas voir, Nanon :

Nos compagnons s'étaient assis pour une collation qu'ils appellent lunch, et renonçant à gravir la roche jusqu'au faite, ils profanaient les échos en leur faisant répéter les détonations du vin de Champagne. Les laissant aux mousses fusées, ma chère Ludre et moi nous montions, nous montions toujours. Enfin, parvenues au sommet, nous allions nous féliciter de nous y trouver seules quand nous aperçûmes un homme en jacquette de toile qui, nous tournant le dos, dessinait le paysage.

Une envie folle d'examiner son dessin me saisit, et sans pouvoir résister à l'impulsion qui me poussait, sans même la comprendre, je m'avançai vers l'artiste; mais à mi-chemin je m'arrêtai, n'osant faire un pas de plus : il m'avait entendue et se retourna...

Deux cris d'étonnement partirent ensemble de sa bouche et de la mienne.

C'était Jean ! oui, Jean lui-même ! mais Jean, cette fois, avec l'apparence de la force et de la santé, Jean guéri de toute souffrance et de toute faiblesse, comme il me l'a dit ensuite, par les eaux du Mont-Dore qu'il fréquente depuis trois ans.

À son apparition il me sembla voir surgir en même temps la Chataignerie, la Terrade, Lion, toi, madame de la Courtine, l'oncle Abel, toute mon enfance regrettée... et le bonheur fut tel... que je fondis en larmes.

La baronne est ici avec son fils. Ils logent tout près de nous et nous les verrons souvent, je l'espère. À cette nouvelle, ma tante m'a étonnée :

sa physionomie n'exprimait pas moins d'embarras que de satisfaction; la satisfaction l'a vite emporté cependant; et publiant l'arrivée de celle qu'elle nomme sa meilleure amie, sans même prendre le temps de changer de toilette, elle s'est rendue chez elle.

Moi aussi, j'ai revu cette chère et sainte femme qui m'appelait « pauvre petite » et qui m'embrassait sur les yeux... Quel changement, Nanon ! Tu ne m'en disais rien. Ce n'est pas étonnant : ses angoisses pendant la guerre, les préoccupations que lui a causées ensuite la santé de son fils, tout cela devait la vieillir. Il y avait bien de quoi !

Voici une interruption dans ce journal, ma bonne Nanon; mais ce n'est pas ma faute, j'étais si occupée ! Le rôle de Marthe dans son opérette nécessite plusieurs costumes, et Palmyre ne s'en serait jamais tirée toute seule. Quant à ma cousine, l'étude de son rôle l'absorbe. Et puis elle est si recherchée dans le monde que ses succès de salon ne lui laissent pas une minute.

Entre nous, Nanon, ma tante tient à la marier le plus tôt possible. La mettre si en évidence, est-ce donc le meilleur moyen d'y parvenir ? Probablement, puisque madame Delétang, qui a de l'expérience, l'emploie. Il me semble cependant que, si j'étais homme, je n'irais pas me choisir une femme dans le tourbillon des plaisirs mondains... Qu'en penses-tu, Nanon ?

Plusieurs jeunes gens riches et titrés distinguaient tout particulièrement Marthe, et ma tante le remarquait avec un plaisir évident. Elle leur faisait même un accueil qui nuisait à sa cordialité pour Jean, qu'elle semblait tenir un peu à distance. Mais depuis le départ de ces merveilleux elle s'est sans doute reproché cette froideur pour un vieil ami, car elle cherche à l'en dédommager et l'attire franchement. Marthe aussi se montre pour lui d'une extrême amabilité; elle entoure même la baronne de si nombreuses attentions que je ne trouve presque plus de place pour y mêler les miennes.

Cette bonne entente est regardée de fort mauvais œil par le gros Anglais qui loge dans notre hôtel. Sans doute il en veut à ma cousine de se montrer si gracieuse envers quelques-uns quand elle réserve pour lui tous ses dédains.

Que c'est triste de n'avoir plus sept ans, Nanon ! Autrefois Jean m'appelait Sissi et me tutoyait. Aujourd'hui, quand il se laisse aller à cette familiarité, aussitôt il s'en excuse et se reprend. Je le trouve singulier... Je lis dans ses yeux la bonne et franche affection d'autrefois; et cependant il semble souffrir de cette affection et s'efforcer de la contenir. Et tandis qu'il s'efforce à dresser entre nous je ne sais quelle mystérieuse barrière, il prodigue à mes parentes des

hommages probablement affectueux, mais qui ne paraissent pas plus naturels, pas plus spontanés qu'un rôle appris.

« Nanon, ma chère Nanon, tu ne te douterais jamais de ce qui se passe !... Aussi vais-je te le raconter. Garde-moi le secret, n'est-ce pas ? tu me le jures ? »

— Oui.

— Eh bien ! écoute :

Hier soir, ma tante avait envoyé Marthe au théâtre avec la pauvre Ludre—qui eût bien préféré se coucher — et quelques marquises dont nous sommes en train de faire la connaissance. Madame Delétang se disant souffrante, je suppléais auprès d'elle Palmyre, occupée à la confection d'une toilette de bal pour Marthe.

Les fenêtres étaient ouvertes ; ma tante refusait de la lumière et nous demeurions dans un tête-à-tête silencieux, éclairées seulement par les astres nocturnes. Penchée au dehors, je contemplais pour la centième fois ce capucin de trachyte qui m'attire et me fait rêver, lorsqu'un gémissement de ma compagne me rappela sa présence.

« Votre mal de tête augmente ? lui demandai-je.

— Ah ! mon enfant, ce n'est pas la tête qui souffre en moi... c'est le cœur, mais non le cœur de chair, le cœur de sang... c'est le cœur maternel ! comprends-tu ? »

Si je comprends, je ne comprends guère, pensai-je sans le dire.

« Le cœur d'une mère est un abîme de tendresse, un miracle de dévouement, reprit-elle : il a toutes les prévoyances, il se livre à tous les espoirs... le mien faisait un rêve, un rêve bien réalisable alors... la guerre m'en a cruellement réveillée en me réduisant à une situation voisine de l'indigence. Ce rêve, c'était d'aplanir à ma fille l'âpre chemin de cette vie, de le lui border de fleurs, de le voir marcher au bras d'un époux digne d'elle, entourée d'enfants qui lui formeraient une souriante couronne ! »

— Mais, ma tante, pourquoi ce rêve ne deviendrait-il pas une réalité ?

— Parce que la dot de ta cousine est à peu près engloutie dans l'abîme des malheurs nationaux !...

— Mais il reste la mienne, et nous la partagerons ! allais-je m'écrier. Heureusement je réfléchis que cette offre ainsi faite manquerait absolument de délicatesse, et je la retins, me réservant de la rendre acceptable.

— Tu n'es plus une enfant, poursuivit la mère affligée, et tu as pu remarquer combien ta cousine est à la mode... le baron de C..., le vicomte de R... et bien d'autres ont sollicité l'honneur de lui donner leur nom... mais au seul chiffre de sa dot ils se sont déclarés trop pauvres pour l'asseoir sur le trône d'élégance qui lui convient et... je ne les ai pas revus !

— Oh ! ma tante ! est-ce possible ?

— Les lâches n'est-ce pas ? Il n'y a plus l'ombre d'un sentiment chevaleresque chez le sexe fort aujourd'hui. Deux prétendants toutefois tiennent bon et restent en présence. L'un est cet Anglais richissime qui se grise, dont chacun rit et qui me demande ta cousine en mariage régulièrement chaque jour après déjeuner. L'autre s'est noblement déclaré en apprenant l'état fâcheux de nos finances.

— Il se nomme ?

— Jean de la Courtine.

C'est étrange, Nanon : à ce moment, il me sembla que le capucin de pierre remuait dans sa lourde robe, et qu'il allait rouler au bas de la montagne. Machinalement j'avancai les mains comme pour l'arrêter et ce mouvement n'eut pas d'autre résultat que de me retenir moi-même au garde-fou de la fenêtre.

— Tu ne dis rien, Sylvie ?

— Excusez-moi, ma tante... un éblouissement... un malaise subit... c'est passé maintenant. Ainsi... Jean... aime Marthe ?

— Comme un fou, mon enfant ! Il l'aime au point d'avoir décidé sa mère à demander la main d'une fille sans dot, elle dont la fière ambition rêvait sans doute une héritière de nabab ! Il l'aime, c'est évident, au point d'en perdre la raison, ou la vie si je la lui refuse.

— Et... vous avez répondu...

— Par un ajournement de réponse. Ah ! je suis bien malheureuse ! Si nous eussions gardé la fortune dont la guerre nous a dépouillées, ce mariage m'eût semblé le mariage idéal... il réunissait tout ce qui peut flatter l'orgueil d'une mère, le cœur d'une fiancée ! Je l'aurais accepté avec empressement, sans même songer à la différence des fortunes, car celle des de la Courtine est mince. Mais qu'importe ! J'aurais sacrifié la mienne sans compter, avec bonheur, ne m'en réservant rien ! L'or est une chimère, vois-tu, Sylvie, s'il ne sert à faire des heureux !

— Vous ajournez votre réponse... et pourquoi ?...

— Pour préparer ce malheureux jeune homme à... pour lui faire pressentir que...

— Pressentir ?...

— Un refus. Puis-je livrer mon enfant aux chances d'un pareil avenir ? lui laisser épouser un homme presque pauvre ? Jamais ! Mon âme se déchire à la pensée des larmes qui vont couler de part et d'autre... mais je saurai sacrifier ma sensibilité à mon devoir et je dirai : Non ! non ! non !!!

A cette déclaration formelle, je te l'avoue en rougissant, Nanon, j'eus comme un éclair de joie. De la joie quand tous ceux que j'aime vont souffrir et pleurer !... Quelle monstruosité ! Grâce à Dieu je revins à moi-même aussitôt et j'entourai ma tante dans mes bras.

Il me sembla qu'elle pleurait, et chacune de ses

larmes, que je ne voyais pas, cependant, me retombait sur le cœur.

Tout en lui prodiguant de muettes caresses, je laissais mes regards chercher de nouveau l'immobile capucin dont un vif rayon de lune détachait la silhouette massive... Par une étrange hallucination, je voyais cette image d'ascète s'incarner sous un froc de bure... de ce capuchon mystérieux sortait une voix qui me parlait de renoncement, de sacrifice, avec des inflexions inconnues... A cette voix je m'élevais, je m'élevais toujours plus haut et je planais enfin dans les régions d'où l'on regarde la terre d'assez haut pour trouver ses bonheurs petits... Ces clartés supérieures me frappèrent d'une inspiration soudaine...

Des larmes cependant perlèrent à ma paupière, quand je rompis un silence déjà trop long pour dire à ma tante :

« Et si Jean était plus riche, vous lui donneriez Marthe ? »

— Assurément. »

Alors j'embrassai la pauvre mère d'une étreinte plus vigoureuse; et, bien que ma langue eût peine à articuler nettement des mots, je dis sans trembler :

« Consolerez-vous, ma tante, ... Marthe épousera Jean. »

Et je courus m'enfermer dans ma chambre sans qu'elle me rappelât pour me demander l'explication de cette promesse.

Il y a de cela deux heures, Nanon. Marthe est rentrée du théâtre sans frapper à ma porte; mademoiselle Ludre s'est couchée sans venir m'embrasser; tout le village est endormi; la lune seule veille avec son cortège d'étoiles, et je baigne mon front brûlant dans sa pure lumière qui tombe sur lui comme une céleste rosée... A travers les astres mystérieux qui parcourent l'éther je crois entrevoir les chers visages de ceux qui m'approuvent d'en haut, après m'avoir aimée ici-bas... Je viens d'écrire à mon notaire... le sacrifice est consommé! Mais est-ce bien un sacrifice! N'est-ce pas dans mon intérêt que je me dépouille de la moitié de ma fortune? Aurais-je pu vivre sans remords en pensant que le bonheur de l'être qui m'a toujours été le plus cher, après l'oncle Abel, se trouvait dans mes mains et que je l'y avais retenu?...

Vraiment le moyen d'assurer ce bonheur était bien simple: le baron de la Courtine, père de Jean, avait jadis confié la plus grande partie de son patrimoine à un banquier qui s'enfuit en l'em-

portant avec bien d'autres dépôts. On n'entendit jamais parler de lui; sans doute il aura péri dans quelque traversée. Qui m'empêcherait de le ressusciter sous le voile de l'anonyme, de lui créer des remords et de provoquer une restitution?...

Mon notaire, passionnément dévoué aux intérêts de ma tante, se prêtera parfaitement à ce stratagème, j'en suis sûre; et cette émancipation contre laquelle je me récriais d'abord m'aura permis la seule action de ma vie dont je puisse peut-être me savoir quelque gré.

Marthe et Jean goûteront un bonheur sans nuage dans l'union qu'ils désirent, et moi je resterai témoin... non, ma bonne Nanon, je ne pourrai assister impassible à leurs joies... j'aurais trop peur qu'ils ne vissent dans mes yeux qu'ils me le doivent. J'achèterai la part de Marthe dans la Châtaigneraie, et j'y retournerai avec toi, vieille amie, pour y achever ma vie comme je l'ai commencée. Nous ferons du jardin une roseraie toujours fleurie, toujours souriante en souvenir de l'oncle Abel; nous transformerons la cour en une volière où il y aura sans cesse des chants, sans cesse des fleurs... les chants... les fleurs... mais qu'ai-je donc?... Il me semble que ma plume soit près de m'échapper...

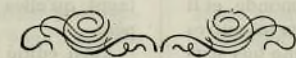
Ma tante avait bien raison: ma santé s'altérerait sans que je m'en fusse aperçue; je viens d'en recevoir la preuve dans une assez longue indisposition dont je suis à peine remise. J'en sors affaibli physiquement, mais plus encore peut-être moralement; mes anciens enthousiasmes se sont endormis; ce qui me charmait me laisse indifférent, et la belle nature elle-même, la grande nature qui m'éblouissait de ses splendeurs, me semble voilée d'ombres et de tristesses...

Les choses ont marché plus vite que je n'osais l'espérer. Jean, remis en possession de la fortune paternelle, a reçu la réponse sollicitée et le mariage se fera dès notre rentrée à Paris. Ma tante jubile; Marthe rayonne. Jean seul est discret dans ses manifestations et l'on dirait parfois que son bonheur l'accable.

Je clos ici ce journal, ma vieille Nanon... Je ne trouve plus rien à te dire... et je sens dans ma tête un vide étrange... la vie aussi me semble vide depuis quelques jours... c'est l'effet de cette maladie qui devait tôt ou tard se déclarer, sans doute... Et dire que je ne me la soupçonnais pas!

MÉLANIE BOUROTTE.

(La fin au prochain numéro.)



LE SIÈGE DE VÉRITÉ

I

Le 31 décembre 185... M. Blorage se promenait de long en large dans sa salle à manger. Sa démarche révélait un entrain quelque peu anormal chez un homme connu pour le plus calme, le plus timoré, le plus pacifique des cinq parties du globe. Il l'était en effet, au point que ses amis et ses voisins en abusaient, et se moquaient de lui bien souvent par dessus le marché. Il ne s'en plaignait pas; c'était en quelque sorte une vocation chez lui que de se laisser mystifier, ou si l'on aime mieux cela, c'était une habitude qu'il avait contractée depuis sa plus tendre jeunesse.

D'après le témoignage de sa mère et de sa nourrice, jamais poupon n'avait été d'humeur plus facile. Tout au plus se permettait-il de geindre en sourdine quand on l'oubliait dans son berceau pendant des heures entières, sans autre distraction que la vue du vieux gland qui se balançait au-dessus de sa tête. En grandissant, il avait prouvé à tous son bon caractère, par la façon dont il supportait qu'on le débarbouillât, qu'on le privât de sortir, qu'on l'oubliait dans une distribution de gâteaux.

Richard Blorage, enfant et jeune homme, se plia doucement à tout ce qu'on exigeait de lui. Jamais il ne donna aucun embarras à sa mère en prenant une maladie sérieuse; il traversa les inévitables épreuves de son âge, telles que rougeole, coqueluche et scarlatine, sans avoir causé d'inquiétude réelle à personne. S'il se coupait les doigts, on l'apprenait en voyant la cicatrice; s'il tombait à l'eau, il se tirait d'affaire tout seul et laissait sécher ses vêtements sur son corps par le procédé tout simple d'une promenade au grand air; s'il culbutait du haut d'un arbre ou par-dessus un mur, il se relevait en silence. A tous ces mérites, Richard joignait celui de se charger de la besogne d'autrui avec tant de bonne grâce qu'on l'aurait cru reconnaissant d'y être autorisé.

Son bonheur était d'obliger tout le monde, et il trouvait autant de plaisir à donner que les autres en trouvent à recevoir. Une fois, une fois seulement, un éclair de colère se manifesta chez lui: ce fut le jour où son père, sans le consulter, par la raison que tout agréait à Richard, le plaça, dès

l'âge de seize ans, chez un banquier, en qualité de petit commis.

Or, il faut que vous le sachiez, Richard était campagnard. Son père, propriétaire de quelques terres dont il faisait valoir lui-même la plus grande partie, se piquait d'être un homme pratique; il avait habitude ses enfants à mettre la main aux besognes les plus variées; les garçons servaient de valets de ferme, les filles savaient élever la volaille et couler la lessive. Les habitudes de Richard et ses goûts l'attachaient donc au village où il était né. Levé avec l'alouette, il parcourait les champs en quête de service à rendre tantôt à ceux-ci, tantôt à ceux-là. Une bande de cannetons avait-elle réussi à franchir les limites de la basse-cour, sans se soucier de la pauvre poule couveuse qui se démenait derrière la clôture, bien vite Richard rendait les petits à leur mère, quitte à recevoir quelques coups de bec, en guise de remerciement, comme s'il eût été cause des incartades de cette famille vorace et indisciplinée. Pliant sous le faix d'une provende de fourrage, il se croyait payé au-delà de ses peines, quand il entendait le joyeux hennissement des chevaux ou le beuglement satisfait des vaches.

Après s'être mêlé de tout ce qui se passait dans la ferme, Richard rentrait, la conscience satisfaite, pour faire sa toilette en vue d'être prêt à recevoir dignement le baiser maternel. Venait ensuite la véritable besogne de la journée: porter et amuser le dernier-né de la famille, préparer le déjeuner, couper les tartines, les beurrer, puis les distribuer à la ronde, apaiser les querelles et faire les commissions; quant à manger lui-même, il n'y parvenait qu'en prenant une bouchée par-ci par-là. Lui arrivait-il d'avoir un peu de loisir, il le consacrait à des courses errantes qui lui fournissaient l'occasion de sauver quelque petit oiseau de la griffe du matou, d'arracher les petits chiens et les petits chats à telle situation critique où les avait fait tomber leur malheureux sort, d'aider les vieilles mendiante à porter le fagot qu'elles avaient dérobé au taillis de son père.

Ainsi édifié sur les aptitudes de Richard, le lecteur comprendra sans peine quelle dut être sa consternation quand il lui fallut quitter les frais coteaux et les prés fleuris pour le haut tabouret

placé devant un non moins haut pupitre de l'arrière-bureau, sombre, poudreux et tapissé de toiles d'araignée, d'une sordide maison de banque en ville.

Il voulut protester : pour la première fois ses lèvres essayèrent d'un murmure. Cette manifestation d'indépendance, tout à fait insolite, frappa l'oreille de Pierre, son frère cadet.

« Qu'est-ce qui te prend ? demanda ce jeune homme, fort indifférent d'ordinaire à ce qui ne le touchait pas personnellement.

— C'est que je n'ai aucun goût pour la banque, vois-tu ! Je suis malheureux, bien malheureux ! La seule odeur d'un pareil endroit me soulève le cœur ; la crampe me prend aux jambes en pensant qu'il me faudra rester des heures perché sur ce tabouret.

— Allons donc, calme tes nerfs... tu dis des choses absurdes.

— Mais, mon bon Pierre...

— Il ne s'agit pas de ton bon Pierre ; si tu n'entres pas à la banque, c'est moi qu'on y enverra... Tu ne comprends donc pas ?...

— Hélas ! soupira Richard.

— Hélas ! répéta son frère indigné. C'est trop fort ! Comment, tu as horreur de la banque pour toi-même, et tu hésiterais à en préserver ton frère ! Et tu passes pour un bon garçon ! »

Richard ne trouva rien à répondre à ce victorieux argument : il accepta pour lui-même l'odeur de bureau, les crampes et les migraines, en se disant :

« Quelle chance que le pauvre Pierre puisse être préservé de tout cela ! »

Le temps, ce grand guérisseur, eut sur notre jeune commis son effet ordinaire. Richard constata bientôt par lui-même que l'habitude est une seconde nature. Il put continuer au bureau à suivre sa vocation, en augmentant son travail personnel d'une partie de celui de ses collègues, en déversant son trop-plein de tendresse sur les pauvres araignées dont il plaignait l'isolement, en aidant les mouches à sortir des encriers auxquelles elles s'acharnaient à rendre visite, en un mot, en se montrant sensible et secourable envers bêtes et gens. Tout le monde l'aimait, et quand, avec le temps, il fut promu du dernier rang au premier, parmi les commis, pas une voix, sauf la sienne, ne s'éleva pour mettre en doute ses droits à un pareil avancement. La pensée qu'un autre pouvait mériter mieux ou seulement convoiter l'emploi qui venait de lui être attribué le troubla pendant les premiers temps. Rassuré par l'épreuve qu'il fit peu à peu de ses aptitudes, Richard se résigna enfin à tant de bonheur. Mais le pauvre diable ne devait pas tarder à rencontrer la pierre d'achoppement de tous les gens heureux — l'amour.

Son choix tomba, il fallait s'y attendre, sur une personne absolument différente de lui : une femme, ayant beaucoup de beauté et bien plus

d'exigences encore, devait nécessairement lui paraître accomplie. Celle qui le charma, si elle eût possédé un atome de cervelle, si seulement elle eût daigné prendre la peine de pénétrer cette honnête nature, aurait assurément agréé sa recherche. Toute considération d'un ordre plus élevé à part, la femme de Richard n'était-elle pas assurée de régner en souveraine absolue au logis ? C'est bien quelque chose. Malheureusement il tomba sur une de ces créatures frivoles qui ne calculent rien, ni leurs véritables intérêts, ni la peine qu'elles font aux autres, — ceci moins que tout le reste.

« Vous êtes trop bon, M. Richard, lui avait-elle dit, de penser autant de bien de moi. Votre démarche me surprend... Jamais l'idée ne me serait venue que vous pussiez éprouver de pareils sentiments à mon égard. Si j'ai ri et plaisanté sans façon avec vous, c'est que vous êtes, tout le monde le dit, un si bon enfant !

— Bon enfant à vos yeux, Hélène ! voilà tout ? Vous ne voulez donc pas voir les sentiments que vous m'inspirez et qui me consomment ?

— Encore une fois, vous m'étonnez. Où donc les avez-vous tenus cachés si longtemps tous ces beaux sentiments ?

— Ne plaisantez pas, de grâce !

— Plaisanter ! Le ciel m'en garde. Je ne suis pas une coquette, Dieu merci ! Je suis sincère et je le serai toujours.

— Eh bien ! Je pensais... j'espérais... Oh ! Hélène, jamais je n'aurais osé vous révéler ainsi le secret de mon cœur si je ne m'étais cru encouragé par vous...

— Ne dites pas de ces sottises-là, je vous en prie ! Encouragé ? Quelle idée ! Je n'y ai point songé. D'ailleurs, ma mère a de hautes prétentions : elle entend que je donne le bon exemple à ma sœur cadette. Quant à mon père, il m'a répété bien des fois qu'il ne me permettrait jamais d'épouser un commis de banque.

— Mais je serai associé dans deux ans.

— Dans deux ans !... je serai mariée depuis longtemps dans deux ans ! Allons, M. Richard, ne vous laissez pas abattre ainsi. Rien n'empêche que nous restions toujours amis.

Le pauvre amoureux suffoquait. Certes son cœur aimant était gonflé d'émotions cruelles, mais la rancune n'y pouvait trouver place.

Il rallia ses esprits en déroute, chercha son chapeau, plongea dans les profondeurs de ce chapeau son œil atone, et ne trouvant là aucune idée qui pût lui venir en aide, il se retira en faisant un profond salut.

Ce salut exprimait une dignité tranquille, et laissa quelque conscience de la valeur morale de son auteur à la petite écervelée ; elle faillit regretter d'avoir bafoué sans miséricorde un honnête homme.

Le temps, cette fois encore, versa son baume infailible sur les blessures de Richard, qui se

consola en travaillant quatre fois plus que par le passé. Il arrivait maintenant avant l'ouverture des portes; il passait, sans désespérer, de longues heures, perché sur son haut tabouret, bravant la crampe et le reste. Sa sensibilité, son besoin de compatir au sort des autres, avaient pris un caractère maladif; il regardait indistinctement tous les hommes de sa connaissance comme autant de victimes d'un amour incompris, d'où résultait, à ses yeux, l'obligation de les accabler plus que jamais de prévenances et de petits soins.

L'opinion fermement exprimée de son frère, l'infatigable Pierre, ne réussit point à le convaincre qu'il avait été victime des perfidies d'une coquette, tout simplement.

« Il y a beau temps que je l'ai devinée, disait Pierre; j'avais toujours prédit qu'elle se jouerait de toi.

— Tu la calomnies, mon ami, tu la calomnies affreusement. Elle a eu raison, en somme. Elle méritait mieux qu'un commis de banque...

— Bah! n'es-tu pas déjà intéressé dans les bénéfices? Qu'est-ce qui t'empêche de t'intituler banquier une bonne fois? Sans compter que, s'il plaît à Dieu, tu ne tarderas pas à être riche. Cela sera diablement commode, mon vieux, de pouvoir toujours s'adresser à toi quand on aura besoin de quelques sous.

— As-tu besoin d'un peu d'argent dès à présent? Je n'ai que faire de thésauriser.

— Ce n'est pas de refus. Le fait est que jamais je n'ai été autant à sec. Je suis tout de même bien heureux que tu ne te sois pas embarrassé de cette sottise!

— Tais-toi, de grâce!

— Allons, puisque tu le veux, disons que c'est elle qui doit se frotter les mains de t'avoir éconduit.

— C'est bien ma seule consolation de penser cela, soupira l'excellent Richard, en passant à son frère quelques billets de banque qu'il avait, au préalable, eu soin de compter deux fois, par habitude du métier.

— Merci! s'écria Pierre, renonçant à discuter. Et qu'on ne dise plus que tu n'es pas la meilleure pâte!

II

Richard Blorage se promenait donc depuis longtemps dans sa salle à manger. Mademoiselle Hélène s'était-elle ravisée, que le pas du cher homme avait cette vivacité fiévreuse? — Point du tout: six mois après la mésaventure de son premier soupirant, elle avait épousé... un nom, — l'étiquette de la marchandise lui important plus que la qualité. Inutile, du reste, d'insister là-dessus. Si les prières de sa victime furent entendues du ciel, Miss Hélène dut être singulièrement heu-

reuse en ménage. La satisfaction de M. Blorage avait d'autres causes: il venait de dîner chez lui dans la bonne et confortable maison, élégamment meublée et bien pourvue de tout, qu'il s'était fait bâtir, sans regarder à la dépense. Cette maison avait été proclamée une maison admirable, une maison modèle, une maison qui, pour être absolument parfaite, n'avait plus besoin que d'une seule chose: la présence d'une femme. Il y avait diné pour la première fois ce soir-là, en compagnie de sa famille et de ses nombreux amis; si sobre qu'il fût d'ordinaire, il n'avait pu se dispenser, vu la circonstance, de boire à l'heureuse conservation de cet immeuble chéri, ainsi qu'à sa propre santé. Peut-être avait-il vidé un verre de trop, car sa tête était en ébullition comme la chaudière d'une locomotive. Il se voyait, à l'âge de trente-cinq ans, possesseur de trente mille livres de rente, honnêtement gagnées. Il occupait en outre un poste lucratif dans la banque qu'il avait tant maudite; non pas qu'il fût devenu associé responsable, il était simplement administrateur rétribué. — « Etre associé, disait-il, c'est bel et bon, mais quant à m'exposer à perdre mon argent dans les spéculations des autres, jamais! Je ne pourrais plus aider mon père, ni payer la pension de mes nièces, ni dorloter à mon gré ma vieille mère sur ses derniers jours. Et puis, je n'ai pas le droit d'exposer les fonds du vieux Grobus. A propos, quelle idée le bonhomme a-t-il eue de tester en ma faveur? »

Richard était devenu riche sans que personne sût comment. Il avait marché dans la vie en prodiguant des aumônes variées tout le long de sa route, et maintenant il recueillait au centuple ce qu'il avait semé. Une petite succession, une spéculation heureuse, et sa fortune s'était trouvée faite. Le père Grobus, vieil employé morose qui travaillait dans son bureau et qui de sa vie ne lui avait adressé un mot amical, lui laissa en mourant tout ce qu'il possédait, par la raison, disait-il dans le testament, que Richard Blorage, son légataire universel, saurait faire un bien meilleur emploi que lui-même de ce modeste avoir. Et Richard, après s'être assuré qu'il n'existait aucun héritier naturel de son ancien collègue, avait employé l'argent de Grobus à l'acquisition de deux terrains sans valeur aucune, par la seule raison que leurs propriétaires en étaient embarrassés, et ne trouvaient personne à qui les vendre. Or, à peine avait-il conclu cette chétive affaire qu'elle changea de face. Un chemin de fer passa au beau milieu de ses propriétés, ce qui lui donna l'idée de bâtir. Personne ne portait envie à Richard; chacun, au contraire, déclarait qu'il avait bien mérité son heureuse chance.

Quand il résolut de se donner le luxe d'un petit hôtel, tout le monde s'en mêla: les plans furent examinés à la ronde avec intérêt comme s'il se fût agi d'un bâtiment public.

Il va sans dire qu'on devait pendre la crémail-

lère selon les règles, avec accompagnement de dîner et de bal, et c'était la pensée de cette fête, fixée au lendemain, qui faisait trotter l'imagination du brave garçon. Certes il ne se préoccupait guère du menu, dont chaque détail était depuis longtemps réglé, non plus que des vins, car sa cave en était admirablement garnie, — il l'avait expérimentée, du reste, ce soir-là, — ni de la musique, ni de la décoration, ni de l'ameublement de la maison : tout était prêt et d'un goût parfait. Ce qui l'agitait ainsi, c'était le bon accueil fait à deux invitations qu'il avait lancées en dehors de son cercle ordinaire. Pourquoi ces deux invitations lui tenaient-elles au cœur plus que les autres? — Ah! c'est qu'il ne s'agissait pas d'une petite affaire! Si vous l'aviez interrogé à ce sujet, notre bon Richard, exalté comme il l'était dans ce moment-là, vous eût répondu peut-être : « De ces deux invitations dépend mon destin et l'avenir de ma maison! »

Quand il se fut promené suffisamment, Richard Blorage se jeta dans un de ces admirables fauteuils modernes, larges, profonds, savamment cambrés et capitonnés avec art, dans lesquels nos infortunés aïeux n'ont pas eu l'heur de s'asseoir.

« Elles vont donc venir toutes les deux, se dit-il, — chères créatures! Pierre n'aime pas Fanny; il prétend qu'elle ressemble trop à Hélène... Ah! pauvre Hélène!... Je ne sais pas trop, en somme, laquelle des deux sœurs est la plus jolie. Pierre paraît en tenir un peu pour Florence. Il faut que je m'assure de cela : je l'observerai, car je ne puis m'exposer, n'est-ce pas, à détruire le bonheur de mon frère? je sais trop ce que font souffrir les chagrins d'amour. Jusqu'à présent je ne suis épris encore d'aucune des deux. Et quand je le serais?... J'étais amoureux fou d'Hélène... pourtant on peut voir que je ne suis pas mort de ses rigueurs... Quoi qu'il en soit, reprit Richard, il est temps, positivement, que je me marie. Néanmoins je ne voudrais pas être traité une fois de plus comme je l'ai été par Hélène. Pierre affirme qu'elle est malheureuse... j'espère bien qu'il n'en est rien. Pierre dit encore que je serais fou à lier si jamais je m'exposais... enfin si je me laissais encore mettre dedans... Voilà le mot de Pierre, un vilain mot, injurieux pour Hélène. Est-ce qu'elle m'avait mis dedans, pauvre fille? Je n'en sais rien, n'ayant jamais réussi jusqu'à ce jour à comprendre les femmes. Tout ce qu'elles me disent, je le crois; j'adore leurs sourires, leurs petites mines, et je ne voudrais pas — mieux que cela, je ne pourrais pas — penser du mal d'elles. Peut-être suis-je bête comme Pierre le prétend. Ce qu'il faudrait pour me tirer de peine, ce serait qu'un honnête génie ou quelque bonne petite fée donnât à ma maison ce privilège dont il est question dans je ne sais quel conte bleu... que les gens y parussent tels qu'ils sont, pour y dire tout ce qu'ils pensent. Oui, quand

j'étais petit, j'ai lu une histoire où il était question de quelque chose d'approchant : il s'agissait d'un roi logé dans le plus beau des palais, le palais de la Vérité. Cela ne réussissait pas à tout le monde de pénétrer dans ce palais; il arrivait aux fourbes toutes sortes de choses fort ennuyeuses, mais aussi les honnêtes gens savaient à quoi s'en tenir... Oh! si je connaissais une fée quelconque!

— Prenez garde, cher monsieur! » dit une voix argentine à son oreille.

Richard tourna la tête dans la direction de cette voix, et aperçut une minuscule créature qui s'efforçait de reprendre son équilibre compromis par la violence du coup de poing qu'il venait d'asséner, sans en avoir conscience, au bras de son fauteuil.

« Veuillez m'excuser, madame, balbutia M. Blorage.

— Soit, répondit-elle, mais ouvrez votre main et ne remuez plus. »

M. Blorage fit ce qu'on lui demandait. Aussitôt il vit son interlocutrice s'élancer sur la paume de sa main, où elle s'établissait comme chez elle.

« Merci, fit-elle en arrangeant les plis de sa jupe avec une aisance parfaite. Ainsi donc, tu voudrais voir ta maison gratifiée du don de faire dire aux gens ce qu'ils pensent?

— Oui! cela me plairait infiniment. »

La petite dame secoua la tête.

« Cela ne te plaira pas du tout, au contraire, et tu ne tarderas guère à le regretter. Tes domestiques, tes amis, tes parents même, n'auront rien à y gagner, mon pauvre Richard.

— Je voudrais tout au moins pouvoir essayer la chose, ne fût-ce qu'un jour, prononça-t-il avec un commencement d'inquiétude que provoquait la sage réflexion de sa visiteuse.

— J'entends. Le temps seulement de choisir une femme? Tu crains de t'adresser mal encore une fois?

— C'est cela, répliqua Richard Blorage avec chaleur. Le mariage est une chose si grave! on peut bien accepter le rôle de dupe pour quelque temps... mais pour la vie entière!

Et Richard, à cette pensée, eut un frisson qui faillit faire choir la petite fée de son poste d'observation. Pour résister à la secousse, elle avait déployé deux jolies ailes diaprées, dont les reflets projetaient une sorte de nimbe autour d'elle.

« Que vous êtes belle! s'écria Richard.

— Tu trouves? Ma beauté n'apparaît qu'à ceux qui m'aiment. J'ai nom la Vérité.

— Oh! soyez bénie en ce cas. Je ne demande plus que ma maison obtienne la faveur d'aucun enchantement si vous daignez y rester toujours pour m'honorer de vos conseils.

— Mon intention n'est pas de m'éloigner de toi, ami; mais quant à te conseiller, n'as-tu pas reçu en partage l'intelligence qui te sert de guide? Pourquoi demanderais-tu l'avis d'un es-

prit tel que moi, quand il te suffit d'interroger ta conscience pour savoir ce que tu as à faire ?

— C'est vrai, pourtant...

— Tu tiens à ta marotte, mon vieux camarade. Eh bien ! pour te faciliter le choix d'une bonne femme, je vais accéder à ton désir. Néanmoins, comme il y aurait trop d'inconvénients pour toi à voir le charme s'étendre à toute ta maison, je vais le concentrer sur le fauteuil où tu es assis. Je n'y mets que deux conditions.

— Lesquelles ?

— D'abord, que tu ne feras part à personne de la vertu de ce meuble.

— Mais, objecta le brave garçon, pénétré d'un sérieux scrupule, sera-ce bien loyal de ma part ?

— Nigaud ! Comment déciderais-tu les gens à prendre place sur ce siège s'ils connaissent ses propriétés ?

— Vous croyez que cela les contrarierait ? Moi, cela me serait bien égal.

— Oui, toi peut-être. Mais accepte, ou je reprends ma parole.

— J'accepte, j'accepte ! Voyons l'autre condition.

— Ensuite, tu devras faire asseoir là quiconque entrera chez toi, et poser à chacun trois questions.

— Mais si l'on refuse de s'asseoir ou de répondre ?

— Observe le premier point ; je me charge du second. Tu n'auras, pour ta part, qu'à formuler les trois demandes.

— Dans quelle ordre d'idées ?

— Ceci te regarde ; ne me demande pas plus que je ne puis faire. Si tu es incapable de trouver ce qui doit te mettre en mesure de tout savoir je te tiens pour indigne de mes faveurs. »

Richard aurait voulu protester ; mais il craignait de faire perdre encore une fois l'équilibre à la mignonne créature posée sur sa main, en sorte que sa bouche s'ouvrit et se referma successivement plusieurs fois sans articuler un son.

« Ne souffle pas ainsi, ou je vais m'envoler, reprit la Vérité. Donne-moi le temps de faire mes préparatifs de départ. »

Ce disant, elle tira de sa poche quelque chose qui ressemblait à un lambeau de toile d'araignée, et qui représentait pour elle un mouchoir de baptême, s'en couvrit gentiment la tête, noua les deux bouts sous son menton, et reprit :

« Bonne nuit et bonne chance à ta maison ! Puisse-t-elle bientôt posséder le seul agrément qui lui manque, une jolie femme pour toi, et pour elle-même une bonne maîtresse ! »

Avant que M. Blorage eût pu répondre, sa main se trouvait vide : la gracieuse apparition avait disparu.

G. D.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PAIN DE FOIE A LA GELÉE

Prenez un foie de veau bien blond, hachez-le et passez ce hachis par une passoire, ajoutez sel, poivre, une pincée d'oignons et persil hachés ; faites fondre dans une terrine un fort morceau de beurre, battez-le pour le réduire en crème, ajoutez-y quatre jaunes d'œufs, une pincée de farine et le foie bien haché ; mêlez le tout, garnissez un moule avec une barde de lard, mettez-y le foie ; couvrez-le de lard et d'un rond de papier beurré, et faites cuire au four à un feu modéré.

Faites un peu de gelée avec un pied de veau et des abattis, servez le pain de foie froid et garni de gelée.

FILET DE BŒUF FARCI

Faites blanchir à l'eau bouillante un gros morceau de filet de bœuf, jetez-le dans l'eau froide, et coupez-le par tranches minces qui tiennent toutes au bord du filet comme les pages d'un livre tiennent à la reliure. Composez une farce avec du lard pilé, des épices, des restes de volaille et de gibier, un foie de volaille, le tout haché très fin ; placez une couche de farce sur chaque tranche de filet, refermez-les, couvrez-les d'une crêpe d'agneau ramollie dans l'eau chaude ; faites rôtir, et servez avec une sauce tomate ou madère.

MON PAYS

J'ai parcouru bien des vallées,
 Bien des côtes charmants à voir,
 Bien des forêts d'ombre voilées
 Comme les horizons du soir;
 J'ai vu de simples fontaines
 Coulant parmi les champs fleuris,
 Mais rien n'est plus beau que tes plaines,
 O mon pays!

Après que sur ma jeune vie
 Des souffles brûlants ont passé,
 Je reviens sur ta rive amie
 Chercher les traces du passé;
 Je reviens offrir ma prière
 Pour ceux que la mort m'a ravis,
 Et qui dorment dans ta poussière,
 O mon pays!

Devant la maison paternelle
 Dont les murs pour moi sont fermés,
 Je viens m'agenouiller, fidèle
 A tant de souvenirs aimés.
 Du cher et pieux sanctuaire
 Où je rêvais le paradis,
 Je veux encore baiser la pierre
 O mon pays!

M^{lle} ZOË STIEVENARD.

Album d'une jeune Inconnue. — Se vend au profit d'une bonne œuvre.

REVUE MUSICALE

Un piano fantastique. — Les Concerts d'orgue
 au Trocadéro.

Les récents concours du Conservatoire de musique, nous remettent en mémoire un fragment des *Soirées de l'Orchestre*, ouvrage remarquable dû à la plume fine, si caustique et si spirituellement compétente d'Hector Berlioz.

Nous croyons être agréable à nos lectrices en le reproduisant ici, au lieu des interminables listes de concurrents, qu'elles ont pu lire, d'ailleurs, dans tous les journaux.

Je ne cesse de rire, depuis ce matin, d'un accident arrivé vendredi dernier à M. Erard, et dont tout le quartier du Conservatoire de musique s'entretient encore. Il faut,

vous l'avouerez, qu'il s'agisse d'un événement prodigieux pour qu'il préoccupe si longtemps l'attention publique. C'est d'un prodige, en effet, qu'il s'agit; prodige fatal à un homme célèbre, et que, pourtant, je ne puis m'empêcher de trouver fort divertissant; c'est mal, j'en conviens. La fréquentation des enfants de Montmorency m'aurait-elle déjà corrompu (1) !...

Voici le fait dans toute son inexplicable et effrayante simplicité.

Les concours du Conservatoire ont commencé la semaine dernière. Le premier jour, M. Auber, décidé, comme on dit, à attaquer le taureau par les cornes, a fait concourir les classes de piano. L'intrépide jury, chargé d'entendre les candidats, apprend sans émotion apparente qu'ils sont au nombre de trente et un, dix-huit femmes et treize hommes. Le morceau choisi pour le concours est le Concerto en *sol mineur* de Mendelssohn. A moins d'une attaque d'apoplexie, foudroyant l'un des candidats pendant la séance, le concerto va donc être exécuté trente et une fois de suite; on sait cela. Mais ce que vous ne savez peut-être pas encore, et ce que j'ignorais moi-même il y a quelques heures, n'ayant point eu la témérité d'assister à cette expérience, c'est ce que m'a raconté ce matin un des garçons de classes du Conservatoire, au moment où, tout préoccupé de l'épithète de *vieux* (2), dont m'avait gratifié l'Amarylles de Montmorency, je traversais la cour de cet établissement.

« Ah ! ce pauvre M. Érard ! disait-il, quel malheur !

— Érard ! que lui est-il arrivé ?

— Comment ? vous n'étiez donc pas au concours de piano ?

— Non, certes. Eh bien ! que s'y est-il passé ?

— Figurez-vous que M. Érard a eu l'obligeance de nous prêter pour ce jour-là, un piano magnifique, qu'il vient de terminer, et qu'il comptait envoyer à Londres pour l'Exposition universelle de 1851. C'est vous dire s'il en était content. Un son d'enfer, des basses comme on n'en entendit jamais, enfin, un instrument extraordinaire. Le clavier était seulement un peu dur; mais c'est pour cela qu'il nous l'avait envoyé. M. Érard n'est pas maladroit, il s'était dit : Les trente et un élèves, à force de taper leur concerto, *égayeront* les touches de mon piano, et ça ne peut lui faire que du bien. Oui, oui, mais il ne prévoyait pas, le pauvre homme, que son clavier serait *égayé* d'une si terrible manière. Au fait, un Concerto exécuté trente et une fois de suite dans la même journée ! Qui pouvait calculer les suites d'une semblable répétition ?

Le premier élève se présente donc, et, trouvant le piano un peu dur, n'y va pas de main morte pour tirer du son; le second *idem*; au troisième

l'instrument ne résiste plus autant; il résiste encore moins au cinquième. Je ne sais pas comment l'a trouvé le sixième; il m'a fallu, au moment où il se présentait, aller chercher un flacon d'éther pour un de nos messieurs du jury qui se trouvait mal. Le septième finissait, quand je suis revenu, et je lui entendis dire, en rentrant dans sa coulisse : « Ce piano n'est pas si dur qu'on le prétend; je le trouve excellent, parfait, sous tous les rapports, au contraire. » Les dix ou douze autres concurrents ont été du même avis; les derniers assuraient même qu'au lieu de paraître trop dur au toucher, il était trop doux.

Vers les trois heures moins un quart, nous étions arrivés au n° 26, on avait commencé à dix heures; c'était le tour de Mlle X. ***., qui déteste les pianos durs. Rien ne pouvait lui être plus favorable, chacun se plaignait à cette heure qu'on ne pût toucher le clavier sans le faire parler; aussi, elle nous a enlevé le Concerto si légèrement, qu'elle a obtenu net le premier prix. Quand je dis net, ce n'est pas tout à fait vrai : elle l'a partagé avec Mlle X. ***., Ces deux demoiselles ont ainsi profité de l'avantage que leur offrait la douceur du clavier, douceur telle, qu'il commençait à se mouvoir rien qu'en soufflant dessus. A-t-on jamais vu un piano de cette espèce ? Au moment d'entendre le n° 29, j'ai encore été obligé de sortir pour chercher un médecin; un autre de nos messieurs du jury devenait très rouge, et il fallait le saigner absolument. Ah ! ça ne badine pas, le concours de piano ! Et quand le médecin est arrivé, il n'était que temps. Comme je rentrais au foyer du théâtre, je vois revenir de la scène le n° 29, le petit P..., tout pâle; il tremblait de la tête aux pieds en disant :

« Je ne sais pas ce qu'a le piano, mais les touches remuent toutes seules; on dirait qu'il y a quelqu'un dedans qui pousse les marteaux. J'ai peur !

— Allons donc, gamin, tu as la berlué, répond le petit C..., de trois ans plus âgé que lui. Laisse-moi passer; je n'ai pas peur, moi. » C... (le n° 30) entre, il se met au piano sans regarder le clavier, joue son concerto très bien, et, après le dernier accord, au moment où il se levait, ne voilà-t-il pas le piano qui se met à recommencer tout seul le concerto ! Le pauvre jeune homme avait fait le brave; mais, après être resté comme pétrifié un instant, il a fini par se sauver à toutes jambes. A partir de ce moment, le piano, dont le son augmente de minute en minute, va son train, fait des gammes, des trilles, des arpèges. Le public ne voyant personne auprès de l'instrument, et l'entendant sonner dix fois plus fort qu'auparavant, s'agite dans toutes les parties de la salle; les uns rient, les autres commencent à s'effrayer, tout le monde est dans un étonnement que vous pouvez comprendre. Un juré seulement, du fond de sa loge, ne voyant pas la scène, croyait que M. C... avait recommencé le concerto, et s'époumonnait à crier :

(1) Voir les *Soirées de l'Orchestre*, page 242.

(2) *Id.*

« Assez ! assez ! taisez-vous ! Faites venir le 31 et dernier. »

Nous avons été obligé de lui crier du théâtre :

« Monsieur, personne ne joue ; c'est le piano qui a pris l'habitude du concerto de Mendelssohn et qui l'exécute tout seul à son idée. Voyez plutôt !

— Ah ça ! mais c'est indécemment ! appelez M. Erard, dépêchez-vous ! Il viendra peut-être à bout de dompter cet affreux instrument. »

Nous cherchons M. Erard ; pendant ce temps-là, le brigand de piano, qui avait fini son concerto, n'a pas manqué de le recommencer encore, et tout de suite, sans perdre une minute, et toujours, toujours avec plus de tapage ; on eût dit de quatre douzaines de pianos à l'unisson. C'étaient des fusées, des tremolos, des traits en sixtes et tierces redoublées en octaves, des accords de dix notes, des triples trilles, une averse de sons, la grande pédale, le diable et son train.

« M. Erard arrive ; il a beau faire, le piano, qui ne se connaît plus, ne le reconnaît pas davantage. On démonte l'instrument, et on en ôte le clavier, qui remue toujours, on le jette au milieu de la cour du Garde-meuble, où M. Erard, furieux, le fait briser à coups de hache. Ah bien oui ! c'était pire encore, chaque morceau dansait, sautait, frétilait de son côté, sur les pavés, à travers nos jambes, contre le mur, partout, et tant, tant, que le serrurier du Garde-meuble a ramassé en une brassée toute cette mécanique enragée et l'a jetée dans le feu de sa forge pour en finir. Pauvre M. Erard ! un si bel instrument ! Ça nous fendait le cœur ; mais qu'y faire ? Il n'y avait que ce moyen de nous en délivrer. Aussi, un concerto exécuté trente fois de suite dans la même salle, le même jour ! le moyen qu'un piano

n'en prenne pas l'habitude ! Parbleu ! M. Mendelssohn ne pourra pas se plaindre qu'on ne joue pas sa musique ! mais voilà les suites que ça vous a. »

Je n'ajoute rien au récit que l'on vient de lire, et qui a tout à fait l'air d'un conte fantastique. Vous n'en croirez pas un mot, sans doute ; vous irez jusqu'à dire : « c'est absurde ! » Et c'est justement parce que c'est absurde que je le crois, car jamais un garçon du Conservatoire n'eût inventé une telle extravagance.

♦♦

Le vaillant promoteur des concerts d'orgue au palais du Trocadéro, M. A. Guilman, organiste de la Trinité, continue à captiver le public par l'exécution irréprochable des chefs-d'œuvre anciens, auxquels son talent si complet prête un attrait nouveau.

L'école moderne est aussi représentée à ces séances par l'élite de nos compositeurs, au milieu desquels M. Guilman occupe une brillante place, autant par sa musique écrite que par ses improvisations, qui sont toujours acclamées avec enthousiasme.

Parmi les œuvres classiques qui ont été chaleureusement applaudies dans les 5^e et 6^e concerts citons les noms de Hesse, Haendel, Rameau, Couperin, William Bird (xvi^e siècle), Eberlin et S. Bach, dont la grande fugue en ré majeur, l'une des plus difficiles et des plus brillantes de ce maître, a été rendue par M. Guilman avec une beauté de style qui ne saurait être surpassée.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ce n'est certainement pas pour te parler de la pluie et du beau temps que je t'écris, ma petite Jeanne ; mais je ne puis m'empêcher de penser tout haut avec toi ; et comme, ce matin, mes pensées sont quelque peu philosophiques, il faudra, bon gré mal gré, que tu en subisses le contre-coup. Elles ne planent pas plus haut que les nuages ; elles ne descendent point jusqu'aux profondeurs de l'abîme : elles se maintiennent tout simplement entre ciel et terre, et même plu-

tôt sur la terre que dans le ciel, parmi la foule qui poursuit comme moi les sentiers d'ici-bas, qui lutte sur les arènes jonchées de cailloux, et qui travaille dans les champs parsemés de ronces...

Je rencontre à chaque instant et partout, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, des images saisissantes de cette vie de la foule, de cette vie de l'humanité, enfin, qui nous emporte nous-mêmes, toi et moi, dans son cours précipité, si varié d'apparences, si uniforme au fond.

Et tiens, sans chercher dans le passé une comparaison, ne trouverons-nous pas dans cette présente année qui en est à son neuvième mois, de frappantes allégories ?

Son printemps capricieux, entrecoupé d'averses mais éclairé de quelques rayons de soleil, nous a trouvés faciles à l'espoir... « Il pleut aujourd'hui » disions-nous, mais il fera beau demain. Ce matin le givre blanchit les ramures, le grésil émaille le sol ; mais la sève va gonfler les bourgeons ; les fleurs iriseront la prairie... demain ! »

Cependant ce pseudo-printemps, avec ses menteuses promesses aux lèvres, poursuivait sa marche décevante... et l'été lui succédait... sur l'almanach.

Cette fois nous affirmions :

Voici les compensations ; nous venons de les payer assez cher pour y avoir droit. Les nuages égouttent maintenant leurs dernières larmes. C'est la saison des longues journées et des nuits sans ténèbres ; des rayons généreux qui rendent la terre féconde ; c'est la phase luxuriante de l'épanouissement général et de la vie à pleins bords ! Tout cela tarde un peu, il en faut convenir ; mais nous l'aurons certainement... demain !

Et l'été s'enfuit sans réaliser nos légitimes espérances ! Déjà nous entendons bruire l'haleine oppressée de l'automne qui s'approche... Nous savons que sa main sèche qui touche à toutes choses fane, flétrit, déchire et brise... Mais nous n'ignorons pas non plus quelles largesses tombent souvent des plis de son manteau... Le vent gémit, la pluie ruisselle encore ; cependant nous songeons aux tièdes après-midi, aux paysages richement colorés, aux récoltes tardives, aux joyeuses vendanges, aux chasses bruyantes et nous disons une fois de plus : Demain !...

Demain !!

N'est-ce pas le grand mot de toute vie humaine, celui qui console, qui relève, qui fortifie ?

Mais demain n'est pas à nous. Demain appartient à Dieu qui en dispose à son gré, et bien souvent au rebours de nos désirs, comme pour nous punir de les avoir bornés, parfois, aux choses de ce monde...

Si nous étions sages, ma petite Jeanne, et vraiment soucieuses de nos grands intérêts, nous songerions d'abord au lendemain éternel... Celui-là seul tient tout ce qu'il a promis.

Toutefois, il nous faut l'acheter plus cher que les lendemains de ce monde, et c'est justice...

Cessons donc de rêver pour notre pèlerinage terrestre les ciels toujours bleus, les rayons sans ombres, les couronnes sans épines sur nos fronts, et les jonchées de fleurs toujours fraîches sous nos pas.

Et, à propos de fleurs, laisse moi quitter les hauteurs du symbole et de l'allégorie pour parler sans figures.

« Les femmes aiment les fleurs, » dit-on. Elles l'affirment en chœur ; mais elles mentent sans même sans douter, ce qui les excuse un peu.

« Quelques femmes » aiment les fleurs, c'est vrai : celles-là ne craignent pas de se piquer aux rosiers pour les émonder, de hâler un peu leur visage, de brunir leurs mains en soignant leurs frêles amies. Comme ces amies-là se montrent reconnaissantes, comme elles savent payer les soins et la tendresse ! En pourrait-on dire autant de toutes les amitiés ?..

Mais combien de fois n'ai-je pas entendu de jolies lèvres dire :

« J'aime beaucoup les fleurs... pour les cueillir. » Plaisante prétention, vraiment !

Voici un parterre qui s'éveille rafraîchi par la rosée nocturne dont les gouttelettes scintillent encore à la pointe des feuillages. Les rossignols, les fauvettes, les mésanges et les pinsons égrenent leurs perles mélodiques sur les corolles caressées par le soleil levant ; les papillons, fleurs animées, se posent fraternellement sur les tiges ; les abeilles bourdonnent parmi les massifs ; et les grillons lancent d'en bas leur strident hommage aux corolles parfumées. Ces gerbes vivantes, c'est le sourire de la nature. Mais attendons un peu, la nature ne sourira pas longtemps.

La grille du jardin s'est ouverte ; un pied léger, qui ne fait pas crier le sable des allées, s'aventure parmi les pelouses ; une petite main gantée, armée d'un sécateur, se plonge résolument parmi les tiges fleuries... et les tiges sont tranchées ! La mort moissonne, moissonne ! Les papillons s'envolent éperdus, les abeilles s'enfuient, les grillons se cachent dans leurs trous, et les oiseaux en deuil cessent de chanter !

Mais la jeune fille qui aime les fleurs... pour les cueillir, s'admire dans son massacre ; elle se trouve poétique et charmante avec ses bras chargés de victimes, et pense que cet accessoire complète sa beauté... Cette grenade, aux pétales de feu, fera valoir sa noire chevelure au bal de ce soir... Emmeline, une autre jeune fille qui aime les fleurs de la même façon, à la manie des roses thé, ce qui est horriblement fade dans ses cheveux couleur de lin. Emmeline et sa blonde chevelure seront éclipsées par la grenade et les nattes brunes. Quel bonheur !

Et tout en savourant d'avance ce bonheur, l'amie d'Emmeline froisse avec distraction le feuillage fin des anthémises, les délicates corolles des jasmins, des pélargoniums, des fuchsias, et les groupe pêle-mêle dans les vases du salon, où elles achèvent de mourir.

Mais quelqu'un, en les voyant, vantera avec un peu d'envie le savoir-faire de la bouquetière ; un vieux monsieur, passé de mode depuis longtemps, comparera avec avantage cette bouquetière à ses bouquets ; un jeune monsieur, trop à la mode, y trouvera l'occasion d'un compliment moins fade et, la jeune fille, flattée, se dira qu'elle

a vraiment bien raison d'aimer les fleurs, oh ! oui, bien raison !

Après tout, peut-on demander à chacun plus qu'il n'a reçu ? Il est d'innombrables façons d'aimer ; heureux sont ceux que Dieu doue assez bien pour qu'ils choisissent la bonne ! Heureux ceux qui poétisent toute chose d'un reflet de leur propre poésie, et qui savent élever ce qui est bas à la hauteur de leur élévation personnelle !

Elle eût bien aimé ce qui est beau, ce qui est grand, la pauvre petite Luce, que nous voyions toujours derrière ses vitres verdâtres en nous rendant à l'école ; t'en souviens-tu, Jeanne ? Mais Luce ne connaissait de ce monde que la ruelle sombre d'où elle ne sortait jamais, la chambre délabrée dont ses pieds infirmes ne pouvaient pas même mesurer le peu d'étendue et la marâtre qui remplaçait sa mère !

Tout cela n'était ni beau ni bon.

Il y avait bien encore dans cette vie isolée de Luce son frère Tony ; mais il y comptait si peu ! A l'école, pour n'y rien apprendre, une grande partie du jour ; dans les rues, pour y polir le reste du temps, Tony paraissait à la maison tout juste assez pour être battu par sa marâtre et pour taquiner la petite infirme.

Il eut cependant une bonne pensée un jour en faisant l'école buissonnière : celle de rapporter un bouquet à sa sœur. A l'aide de ses griffes noires, il arracha, dans une même poignée, des feuilles sans fleurs, des fleurs sans feuilles, le tout assaisonné de chenilles peu visibles et d'escargots minuscules cachés dans le fouillis, et, triomphant, il jeta le paquet sur le tablier de Luce.

« Oh ! merci, fit la petite en rougissant de plaisir. Tu es un bon garçon, Tony, un bon garçon, en vérité ! »

La nouveauté de l'éloge ayant flatté le garçon, il voulut bien aller chercher un peu d'eau pour emplir le verre boiteux où la petite fille plaça le « bouquet » ; et le lendemain, Luce ayant découvert un semblant de racine à une touffe de violettes sans fleurs ni boutons, le bon garçon poussa le dévouement jusqu'à ramasser dans un tas d'ordures une vieille casserole percée où la petite sœur installa soigneusement la plante dans un peu de terre.

A partir de ce moment, ce fut son jardin, sa prairie, sa forêt ! Au réveil, elle avait enfin une joyeuse pensée : celle de revoir sa plante. « Elle aura peut-être un peu poussé la nuit ! » se disait-elle. Tout le jour, elle se distrayait à l'observer, en rêvant aux campagnes fleuries qu'elle avait pour patrie ; elle y rêvait si bien qu'elle croyait parfois les parcourir.... Et la pauvre petite

Luce oubliait qu'elle ne pouvait pas, comme les autres enfants, sauter à la corde et danser des rondes.

Un jour Tony tomba malade et dut garder le lit. La plante de Luce, constamment soignée, dorlotée et cajolée, était alors en pleine prospérité, fleurie sur toutes ses tiges, resplendissante enfin, et embaumant la chambre noire.

Luce ne la quittait plus des yeux : toutes ses facultés semblaient suspendues à ces fleurettes mignonnes.

Mais voilà qu'une petite fille bien mise, avec des plumes à son chapeau et des bottes mordorées à ses pieds passa devant la fenêtre de Luce avec sa bonne.

« Oh ! Mary, les belles violettes ! s'écria-t-elle ; je n'en ai jamais vu de pareilles. »

Luce avança bien vite sa figure pâle derrière les violettes, toute fière de produire la propriétaire d'un tel trésor.

« Oh ! mais qu'elles sont donc belles ! reprenait la petite-fille aux bottes mordorées. Mary, je les voudrais bien ! »

« Cette fois, Luce, avec un mouvement d'effroi, se cramponna de toute la force de ses pâles mains à la vieille casserole pour la retenir en place.

« Elles sont à toi ? demanda l'inconnue qui l'aperçut alors ; veux-tu me les vendre, dis ? »

Vendre ses violettes !

Cela sembla si monstrueux, si impossible à la pauvre infirme, qu'elle se mit à rire.

En ce moment Tony poussa un gémissement sur son grabat :

« Oh ! s'il y avait seulement du sucre dans ma tisane, cela me guérirait bien sûr ! »

Du sucre ! Elle n'en avait jamais goûté la petite Luce, mais elle se sentit aussitôt un immense désir d'en posséder un morceau.

« Veux-tu me les vendre ? répétait l'enfant gâtée ; je t'en donnerai... dix sous ! vingt, si tu veux ! Tiens, les voilà. Avec vingt sous on peut acheter toutes sortes de bonnes choses, vois-tu : des gâteaux, des cerises, du sucre.... »

Tony acheta du sucre. Cependant Luce, comme si sa frêle existence eût été attachée à la présence des fleurs aimées, pâlit de plus en plus, s'affaiblit à vue d'œil et s'endormit enfin pour ne plus s'éveiller.

Sur sa fosse, où ne s'élève pas même une croix de bois, les oiseaux du ciel ont semé des violettes qui lui font une odorante jonchée. Mais la petite fille, qui aimait les fleurs de la bonne manière, a mieux que cela maintenant, puisqu'elle moissonne les fruits éternels de la charité.

FLORENCE.

CHARADE

Signe de douleur physique ou morale,
 D'un cœur oppressé mon premier s'exhale.
 Mon dernier est un condiment,
 Dont il faut n'user que modérément.
 Quand par mon entier un rayon pénètre
 Près du prisonnier dans le cachot noir,
 A ce doux contact il se sent renaître;
 Et son cœur flétri retrouve l'espoir.

MOSAÏQUE

Il existait autrefois à Venise une communauté de filles nobles, érigée en mémoire d'une victoire de la République; à l'élection de chaque nouvelle abbesse le Doge assistait à la cérémonie, avec toute la seigneurie en robes rouges, et lorsque la messe était finie il s'approchait de la grille, l'abbesse s'y trouvait de son côté, et alors il l'épousait, comme il épousait la mer, en lui pas-

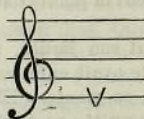
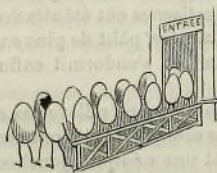
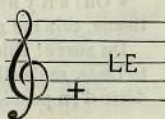
sant au doigt un anneau orné d'un saphir, il embrassait la nouvelle élue, et la grille se refermait.

**

L'indulgence, pour ceux qu'on connaît est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

Rivarol.

RÉBUS



Le mot de la Charade contenue dans le numéro d'Août, est : *Potage*.

Explication du Rébus d'Août : *La brebis ne s'engraisse pas à la vue du loup.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

9-2742 PARIS. — MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64